

PHILOTHEE O'NEDDY

# L'HISTOIRE D'UN ANNEAU ENCHANTE

ROMAN DE CHEVALERIE

*Publié en 1842*



*Raretés et curiosités littéraires*

*Le Grimoire d'Ulfer*

## PRÉFACE DU ROMAN DE L'ANNEAU

A l'aspect imprévu d'une préface en vers,  
Bon lecteur, j'en suis sûr, te voilà tout morose :  
« — Ha ! dis-tu, si déjà les préfaces en prose,  
« Abusant de leur droit d'assommer l'univers,  
« Ne craignent pas de joindre à leurs mille travers  
« Celui de prendre un ton lyrique et grandiose ;  
« De gravir les Hauts-Lieux pour y prophétiser ;  
« De créer, d'expliquer des arcanes, des mythes ;  
« De réglementer l'homme et Dieu —de s'épuiser  
« En emphases sans but, en fougues sans limites ;  
« Que dira, que fera, qu'osera celle-ci ?  
« Oui ! que seront les vers si la prose est ainsi ?  
« Les vers ! dialecte Inné du rêve et du symbole !  
« Dont le suprême objet, Punique mission,  
« Est d'outrer, d'exhausser, de doubler l'hyperbole !  
« D'exagérer enfin l'exagération !... » —  
Tout beau, seigneur lecteur, calme-toi, je te prie !  
Ta crainte est sans raison; sur mes alexandrins  
Daigne attacher des yeux moins durs et moins chagrins;  
Ils vont bourgeoisement, sans airs de seigneurie,  
Sans se faire le char de quelque théorie,  
Sans tambours triomphaux, sans clairons souverains,  
Abdiquant volontiers leur droit d'être rhapsodes;  
Rien chez eux ne ressemble au grand faste des odes;  
Nul somptueux manteau ne leur charge les reins.  
Au reste, ne voulant doter ce péristyle  
Que d'un bref exposé de l'œuvre que voilà,  
Je ne sais pas comment je pourrais trouver là  
Motif à bruit pompeux de donnée et de style,  
Matière à monument; car, il n'est question

Que d'une fable, hélas! bien frivole et futile,  
Que d'un humble roman dont la narration  
Le dispute en folie à sa conception.  
Ah! si c'était, lecteur, un de ces romans graves,  
Soldats de la Justice et de la Vérité,  
Dont l'éloquence lime avec ténacité  
Les préjugés d'airain, les antiques entraves,  
Qui garrottent le corps de la société, —  
Un de ces grands romans qu'on dit humanitaires,  
Penseurs, néo-chrétiens, moraux, utilitaires;  
Si c'était un de ceux dont le culte savant,  
Des gothiques tombeaux nous déchiffrant les dalles,  
Ressuscite les mœurs et la foi féodales,  
Le blason, le missel, la dague, les sandales,  
Le moine, le seigneur, le château, le couvent;  
Si c'était un de ceux qui, d'un œil sympathique,  
S'évertuant à lire au livre énigmatique  
Des deux sphinx qu'on appelle et la *tête* et le *cœur*,  
Veulent faire aux bourgeois goûter le *genre intime*,  
(Ce pauvre genre auquel les feuilletons en chœur  
Naguère ont refusé l'honneur de leur estime); —  
Tu pourrais craindre alors qu'orgueilleux préfacier,  
J'osasse me construire un portique princier !  
    Mais non; que ton esprit nullement ne s'effare;  
Je ne peux ni ne veux entonner de fanfare,  
Mon conte n'ayant pas d'autre prétention,  
Dans son étrangeté que le bon sens condamne,  
Que celle de paraître, à l'instar de *Peau d'âne*,  
Une chose amusante en fait de fiction.  
Oui, mon but, mon dessein, mon vœu, c'est qu'il amuse :  
D'aucun autre souci je n'ai troublé ma Muse :  
Modeste, j'ai voulu donner tout simplement  
Aux *Mille et une Nuits* un bout de supplément.  
Donc, c'est une insolite et fantasque épopée;

C'est, — en pleine chimère, — une franche équipée,  
Une œuvre invraisemblable, un essor turbulent,  
Une course au clocher, sans cordeau, sans balustre...  
Puisse au moins quelque peu de verve et de talent  
Sur le style et la forme avoir jeté du lustre!

Or, si mon jugement faisait loi, — je dirais  
Qu'en fait d'art fabuleux et de système épique,  
On doit trouver cent fois, mille fois plus d'attraits  
A la course au clocher qu'à la course olympique;  
Qu'il faut un bras plus ferme et de plus sûrs jarrets,  
Qu'il faut être doué d'un cœur plus impavide  
Pour lancer son cheval au profond des forêts,  
A travers les rochers ceints d'un brouillard livide,  
Par delà les buissons, par delà les guérets,  
Aux bords étroits, glissants d'un précipice avide,  
Et parmi les hasards, les pièges d'un marais, —  
Que pour faire voler un char dans la carrière,  
Sur l'arène aplanie, au long de la barrière.  
— Et je crois que mon dire en sa témérité  
De mes contemporains serait assez goûté;  
Surtout des jeunes fils qu'on voit par myriade  
Parodier l'humeur du fol Alcibiade.

[Je devrais m'arrêter : ce propos devient long.  
Pourtant mon dernier mot, l'ai-je dit? Vraiment non  
Je me confesse à toi, sire lecteur, mon maître.  
Je ne t'ai pas parlé très-franchement peut-être  
Quand je t'ai déclaré, d'un air victorieux,  
Que le livre présent n'a rien de sérieux.  
A travers son parlage aux recherches frivoles,  
Sous ses légèretés, d'ailleurs point malévoles,  
Quelques traits, je l'avoue, éclatent par moments  
De généreux pensers et de fiers sentiments.  
On y sent résider quelque mélancolie;  
Quelque raison remue au fond de sa folie.

Parmi ses riens moqueurs volontiers se fait jour  
Le langage sacré du véritable amour.  
Les plis capricieux de sa robe moresque  
Couvrent les battements d'un cœur chevaleresque.  
Du moins (car je dois être un peu plus humble ici),  
J'ai fait tous mes efforts pour qu'il en fût ainsi.  
J'ai voulu, j'ai tâché qu'une Idéale flamme  
Pénétrât dans ce conte et lui fit comme une âme.

Petit livre, à quoi bon tout ce bruit et ce feu?  
Pourquoi tant marchander ta vie, ô petit livre?  
Lorsque je sais, hélas! que tu vivras si peu !  
Lorsque je ne sais pas même si tu dois vivre !  
Les prélats, les docteurs de nos grands feuilletons,  
Te voudront-ils admettre à leur bénin baptême?  
Où sont, pour t'y mener, tes parrains, tes patrons?  
S'il te faut t'en passer, tu seras anathème !  
Étouffé de silence... ou lapidé d'affronts !

O mon pauvre canot, si tu n'as pas d'étoiles  
Crois-en de ma raison le pronostic amer  
Jamais tu ne pourras, avec ta faible voile,  
De la publicité gagner la haute mer.  
A peine est-il sensé d'entrevoir l'espérance  
Que les préfets du port, émus de tolérance,  
Te permettront, chétif, de séjourner deux jours  
Sans craindre des rivaux la jalouse algarade,  
Parmi les canotins dont l'immense concours  
Incessamment encombre et voile aux yeux la rade\* .

---

\* L'alinéa qui est entre deux crochets est inédit. L'auteur l'a supprimé à l'impression. Pourquoi ? Il n'en sait plus rien. [Note des *Poésies posthumes*.]

## I. — Les deux Talismans.



u temps de Charlemagne, bien avant qu'il fût empereur d'Occident, vivait dans la plus merveilleuse et la plus solitaire des Îles de l'Orient une belle et bonne princesse qui avait nom Libania. Elle était de sang royal de Perse, et s'était exilée volontairement de ce pays. Nous saurons tout à l'heure le motif de cet exil volontaire.

Peu d'années après sa venue dans l'île, un jour que seule elle en parcourait les délicieuses promenades, elle arriva par fortune à l'entrée d'une grotte qui jusqu'alors lui était demeurée inconnue. Modérément curieuse, elle franchit le seuil et s'aventura dans une galerie naturelle tapissée de petites pierres multicolores, de pétrifications, de coraux, de saxatiles. Au bout de quelques minutes de marche, elle trouva un salon de forme octogone, dont les parois fêlaient revêtues de stalactites et de cristallisations taillées à facettes, comme par la main d'un gnome lapidaire. Une lumière douce et pure, dont le foyer demeurait invisible, éclairait magiquement ce beau salon. Une statue de bronze en occupait le point central; une calme et grave statue qui représentait un vieux mage assis, tenant sur ses genoux un coffret d'or. Ce vieillard, tout bronze qu'il était, avait l'air assez bonne personne. Il sourit à Libania, de plus en plus étonnée, et lui dit avec un accent de paternelle remontrance.

— Vous vous êtes bien fait attendre, ma chère enfant.

Libania fit un geste qui révélait le dernier degré de la surprise...

Quand elle fut parvenue à se remettre, elle répondit d'un ton ferme et respectueux à la fois :

— Que voulez-vous dire, mon père?

— Je ne veux dire que ce je dis. Je me plains de vous avoir attendue longtemps, et je n'ai pas tort : je vous attends depuis le commencement du monde.

— Et pourquoi m'attendez-vous ?

— Pour vous récompenser de la part de Dieu.

— Me récompenser ! Moi ! Qu'ai-je donc fait qui mérite cela ?

— Cherchez bien.

— Je ne découvre rien. Plus j'examine et moins je vois que l'équité humaine, et surtout l'équité divine, me soient redevables d'une récompense.

— Ô modestie vraiment invraisemblable !... Ça, vous vous appelez, vous êtes la princesse Libania ?

— Sans doute. Je suis bien moi.

— Ce n'est pas connaître son moi que de méconnaître ce qu'il vaut. Au surplus, je ne saurais me fâcher d'une si humble méconnaissance : ce n'est chez vous qu'une grâce et une vertu de plus. Puisque vous oubliez vos grandes actions, je vais donc prendre la peine de vous les raconter, et je vous conjure d'ouïr sans trop d'impatience votre éloge historique. Je serai simple et vrai, je ne serai pas trop long, je ne me comporterai pas comme on se comportera dans un millier d'années d'ici à l'Académie des sciences politiques et morales... une chose peu sublime qui s'inventera, hélas !

Je commence.

Vous avez vingt-cinq ans, et vous avez vécu jusqu'à vingt ans sans savoir que vous êtes née princesse du sang royal de Perse. Elevée à Persépolis, dans la maison et sous la tutelle d'Aguilar, mage opulent, vous vous regardiez et tout le monde vous regardait comme la fille de son frère Sétoc, fameux général mort tout jeune dans une bataille. Le soir du vingtième anniversaire de votre naissance, étant à rêver dans vos jardins favoris, vous vîtes s'avancer vers vous quatre esclaves nubiens qui portaient un parchemin sur un carreau de drap d'argent frangé d'opales. Le carreau déposé à vos pieds, vous reconnûtes que le parchemin était une missive de votre tuteur, absent depuis quelques jours. Vous vous enfermâtes dans le plus discret de vos boudoirs, bien à l'abri des importuns, pour lire et méditer à l'aise la missive que vaguement vous pressentiez être d'importance. Et, en effet, rien n'était plus sérieux.

Cette lettre vous disait :

« Libania, vous n'êtes pas ma nièce : vous êtes la fille du malheureux Ammon, notre souverain légitime, si méchamment détrôné et assassiné il y a dix-huit ans par l'usurpateur qui gouverne aujourd'hui la Perse. Quelques mages et moi sommes les seuls qui connaissions le secret de votre naissance; le reste du monde croit que la princesse Libania, l'unique enfant du monarque défunt, a péri dans l'incendie du palais de son père, et que vous n'avez de commun avec elle que le nom et l'âge. Pardonnez-moi d'avoir attendu jusqu'à ce moment pour vous faire cette révélation. C'est qu'avant de vous dire : — Vous êtes née « pour le trône..., — je voulais être sûr de pouvoir vous conduire au trône. Or, maintenant j'en ai l'assurance. — J'ai un parti dans l'armée. — Tous les prêtres sont à moi. — Le peuple est mécontent. — J'ai beaucoup d'or. — Ainsi, votre règne arrivera quand vous le souhaiterez. — Je reviendrai après demain d'un voyage entrepris dans l'intérêt de votre avènement. Nous converserons sur ce grand objet. Vous daignerez expliquer vos desseins de reine au premier de vos serviteurs, à celui que vous avez vénéré si longtemps comme le frère de votre père. Vous êtes trop généreuse et trop loyale pour oublier jamais que, si Dieu a mis en vous les germes de toutes les qualités qui font les illustres monarques, c'est à mes soins de sage tuteur que vous êtes

redevable de leur entier développement. C'est moi qui ai parachevé l'œuvre de Dieu en vous donnant une éducation plus haute et plus large mille fois que celle ordinairement donnée aux femmes d'Orient. Aussi, j'espère que vous n'hésitez pas à vous reposer de la conservation de votre règne sur le bras dévoué qui aura su le fonder. Dans cet espoir, je me mets aux pieds de votre majesté auguste. »

De pareilles aventures ne pouvaient manquer de bouleverser votre esprit. Il est naturel d'avoir le vertige, lorsque, croyant marcher dans la plaine, on vient soudainement à s'apercevoir que l'on foule un sommet. D'abord, ce fut chez vous un chaos d'impressions confuses, d'idées informes, — une mêlée de desseins contraires, de vouloirs ennemis.... Puis, bientôt, sous l'influence de la raison, sous l'inspiration de la justice, votre âme se calma, comme la mer sous le bleu du ciel et sous l'or du soleil. Juste et raisonnable, vous conçûtes un projet qui émanait exclusivement de ces deux mérites, et vous passâtes la moitié de la nuit à en préparer l'exécution. — Le lendemain, à l'aube, vous abandonniez dans le plus grand mystère le palais de votre tuteur et Persépolis, n'emmenant avec vous que douze esclaves et que cinq dromadaires servant au transport d'un léger bagage et d'un trésor modeste. Vous laissiez dans votre chambre une lettre en réponse à celle d'Aguilar. Elle parlait ainsi :

« Je ne veux pas régner, mon cher Aguilar. Je pars, je quitte le royaume. Je vous cache le lieu de ma retraite, et j'aviserais aux moyens de vous empêcher de la découvrir. Si je refuse le trône, gardez-vous bien de vous imaginer que ce soit par défiance de moi-même, par modestie. Point du tout. J'avouerai ingénument que je me crois forte et bonne à la fois, intelligente et simple en même temps, précieuses facultés dont l'assemblage, qui est des plus rares, constitue un caractère vraiment royal. Je ne me juge donc pas indigne. Les motifs de mon refus sont ailleurs. Les voici ; Je ne veux pas revendiquer mon rang, parce que je ne veux pas troubler par une révolution le bonheur du peuple : le bonheur entendez-vous ! Quand vous dites le peuple malheureux, mécontent, vous voulez me tromper ou vous vous trompez vous-même. Oui, le peuple est heureux, très-heureux, et cela grâce à la sagesse et la bonté du gouvernement de l'usurpateur. Ce tyran, comme vous l'appelez, est un excellent roi. On l'admire et on l'aime. Je sais bien qu'avec le secours des prêtres et de l'armée vous viendriez facilement à bout de violenter, de séduire la nation et de me faire restituer la couronne de mes aïeux. Mais pour que cela s'accomplît, que de sang et de pleurs il y aurait de répandu ! La félicité publique, me répondez-vous, ne serait qu'interrompue ; l'excellence de mon règne, qui vaudrait le précédent, la ramènerait bientôt. C'est probable. Mais cette interruption, si rapide que vous la supposiez, serait un crime impardonnable, m'infligerait un inexorable remords ; puisque je ne puis monter au trône qu'en interrompant la félicité publique, je n'y



monterai pas, dussé-je en y montant n'interrompre cette félicité que d'un seul jour, d'une seule heure ! — Ah ! Si véritablement le roi actuel avait de sa personne détrôné, assassiné mon père... alors la piété filiale m'ordonnerait d'exercer une juste vengeance, de légitimes représailles. Mais il n'en est pas ainsi. Cela n'est pas plus vrai que le mécontentement du peuple. Mon père n'a pas été détrôné par un individu, par une hostilité isolée ; c'est la nation en masse qui, dans l'accès d'une colère unanime, s'est ruée contre son pouvoir et l'a brisé. Cette colère, hélas ! n'était que trop excusable : de mauvais ministres, profitant de la faiblesse du souverain, avaient gouverné oppressivement en son nom et l'avaient rendu odieux à ses meilleurs sujets. Mon père n'est pas mort sous le coup d'un assassin ; personne isolément n'est la cause de son trépas ; il est tombé avec gloire, les armes à la main, dans les luttes de la révolte, au milieu d'une phalange de soldats fidèles. Après la victoire de l'insurrection, les grands du royaume qui tous — vous compris — y avaient participé, se sont rassemblés pour tirer au sort qui serait roi. Le sort a nommé le prince actuel, et n'a pas fait là un présent chétif au genre humain. Ce bon prince unit donc au mérite de bien gouverner celui plus grand encore à mes yeux de n'avoir ni volé, ni assassiné mon père. Vous voyez, Aguilar, par la justesse de mes rectifications historiques, que je connais à fond et sous leur vrai jour les divers événements dont vous m'entretenez. Cette connaissance parfaite, je la dois à l'éducation que vous m'avez donnée, à *cette éducation mille fois plus haute et plus large que celle du commun des femmes en Orient*.... Je vous remercie, mage vénéré, de m'avoir élevée de manière à n'être la dupe ni des hommes, ni des choses. Raillerie à part, mon cher tuteur, je vous suis reconnaissante de votre zèle et de vos soins ; et je me plairai souvent à penser à vous dans mon exil volontaire ; car, en vérité, vous êtes aimable, généreux et bienveillant, quoique dévoré d'ambition. — Adieu donc, mon cher Aguilar. — Je vous délîe à tout jamais de votre serment de fidélité à mes droits monarchiques. Ralliez-vous franchement, vous et les vôtres, à la cause du roi illégitime. Je vous suis garant qu'il vous appréciera et vous comblera d'honneurs, tout autant que j'aurais pu le faire. Soyez pour lui ce que vous auriez été pour moi. Votre reine légitime vous le commande, — et votre pupille affectionnée vous en prie. »  
Voilà bien, mot à mot, votre lettre, n'est-ce pas ? une lettre idéalement sage et noble, comme jamais enfant de race princière n'en a écrit et n'en écrira !

— Est-ce donc pour cela, — dit enfin l'héroïne qui se mourait d'impatience et qui avait failli vingt fois interrompre la statue, — est-ce donc pour cela, pour cet exil et pour cette lettre, que vous êtes chargé par Dieu de me récompenser ?

— Oui, ma fille ! et je vous engage à vous laisser faire de bonne grâce.

— Oh! soyez tranquille. Malgré que j'aie toutes les peines du monde à me persuader avoir mérité cette divine récompense, je suis prête à la recevoir avec transport. J'aime Dieu de toute mon âme, et ce m'est un bonheur inouï d'apprendre aussi positivement qu'il s'en aperçoit.

La statue ouvrit le coffret d'or qu'elle tenait sur ses genoux; et, montrant à Libania deux anneaux qui s'y trouvaient renfermés :

Voici deux inestimables talismans, fit-elle. L'un — celui qui est en mercure fixé, — rend invisible; l'autre, — celui qui est simplement en or, — inspire de l'amour. Lequel aurait l'heur de vous plaire? Vous avez le choix.

Un peu rougissante et confuse, mais toutefois sans hésitation aucune, Libania prit l'anneau d'amour.

Ha ! Ha ! Ma belle solitaire, dit le vieillard avec un sourire plein de bénévole malice, — nous prévoyons, à ce qu'il me paraît, que les choses du cœur sont les grandes affaires de votre vie !

— Et nous sommes bien heureuse, dit la princesse avec une dignité riante, d'acquiescer d'une manière si prompte et si sûre le pouvoir de traiter grandement ces grandes affaires !

Le vieillard se mit à la contempler d'un air d'admiration étrange : ses regards (de vrais regards, quoique projetés par des yeux de bronze) la vénéraient, la défiaient !

— Savez-vous s'écria-t-il d'une voix passionnée, enthousiaste, — savez-vous, ma fille, que vous êtes bien parfaite et bien divine pour une créature humaine ?

Cette extase et ce madrigal parurent tellement exagérés à Libania, qu'elle se demanda un instant si le charme de l'anneau, qui brillait déjà à son doigt, n'opérait pas sur le vieillard métallique et ne le rendait pas amoureux d'elle ?

La statue répondit à sa pensée.

— Rassurez-vous, fit-elle, j'ai toute ma raison. Si je redouble d'éloge à votre égard, si je vous exalte avec un nouveau feu, c'est logiquement et justement, c'est qu'un nouveau trait méritoire vient encore d'échapper à votre personne...

— Ah ça! mon bon père, — dit Libania avec une gaîté mêlée d'impatience, — dénoncez-moi bien vite ce magnifique trait; et après cela, taisons-nous une bonne foi pour toutes, je vous en conjure, sur le chapitre de mes gloires.

— J'ai donc à vous dénoncer, dit le vieillard, l'élévation de sentiments qui vous a fait choisir l'anneau d'amour, de préférence à l'anneau d'invisibilité,

— Mais qu'y a-t-il là d'élevé? j'ai obéi au plus ordinaire instinct de mon sexe. Le souverain bien des femmes n'est-il pas d'aimer et d'être aimées ? A ma place toute autre femme....

— Non, ma fille, non ! A votre place, la plupart des femmes auraient choisi l'autre talisman. Il est vrai que ressentir, et surtout inspirer de l'amour, est la principale ambition des cœurs féminins ; je vous accorde cela. Mais il est excessivement peu de femmes qui, mises en demeure de se décider, pour l'un des deux anneaux, n'eussent pas fait les réflexions suivantes : « J'ai de la beauté, de la grâce, de l'esprit, des charmes enfin; partant, de quoi attirer sur mes pas un nombre honnête de soupirants. Ce qui m'importe en fait d'amour n'est donc pas de me rendre aimable, — je le suis de reste; — c'est de posséder les moyens de dominer, de tout savoir et de tout pouvoir. Une partie de ce résultat me paraît devoir être obtenue avec l'anneau qui rend invisible, — et je le prends ! »

— Oui, toutes, je le répète, presque toutes auraient spéculé ainsi. On les compte, celles qui, à votre exemple, veulent être aimées pour être aimées, non pour être obéies, qui ne sauraient consentir à dégrader l'amour au point d'en faire le vizir de l'orgueil ! Louange éternelle à la grandeur de votre âme, qui ne vous a pas permis cette pensée horriblement mesquine et vaniteuse : — « Un attrait de plus me serait inutile. J'en ai assez. On m'aimera assez. »

— Et pourtant à quelle femme convenait-il autant qu'à vous de s'estimer suffisamment pourvue de qualités charmeresses ? Vous qui avez la blancheur des colombes, l'œil des gazelles, les perfections des filleules de fées, et, par-dessus tout cela, le plus grand air que jamais fille de l'homme ait tenu de Dieu !

— De toutes les merveilles que j'ai pu voir et entendre depuis mon entrée dans cette grotte, dit Libania, aucune ne m'a surprise comme le fait la bizarrerie d'assemblage que présentent la vivacité et la chaleur de ces compliments avec la nature immobile et froide du galant d'airain qui les prononce.

— Immobile?... fit la statue, et elle se leva, se dressa tout entière, non sans un notable résonnement métallique : et elle fit un pas en avant.... Libania en fit deux en arrière, émue d'une légère peur, très-compréhensible.

— Froide! ajouta la statue. Et une flamme jaillit de sa tête.... et cette flamme, courant tout le long de ses membres et de son buste, rendit le bronze malléable, l'agita, le remua, comme une flottante robe de moire, et en fit tomber brusquement l'enveloppe sonore.... Un bel archange, dans toute sa splendeur surhumaine, rayonnait devant Libania stupéfaite et ravie.

— Eh bien! ma sœur, — dit-il de sa voix la plus céleste, en s'approchant d'elle et en lui prenant une main qu'il baisa, — accuserez-vous encore ma nature de froideur et d'immobilité ?

— Non. Je l'accuserai bien plutôt d'effervescence et d'indiscrétion, dit Libania en retirant doucement sa main.

— Comment voulez-vous que je modère le témoignage de ma reconnaissance, lorsque votre adorable venue met fin à ma captivité, brise mon funeste enchantement, me permet de remonter au ciel?

— Qu'aviez-vous donc fait, bel archange, qui nécessitât pareille expiation ?

— J'avais trempé dans le plus noir des crimes ; j'avais participé à la grande révolte des anges ingrats, cette idéale catastrophe dont la réalité est reconnue par toutes les religions, même par les moins vraies. L'infériorité de mon châtiment temporel, auprès du supplice éternel des autres génies, vous dit que ma participation à leur crime n'avait pas été absolue. En effet, pendant la dernière bataille que nous livrâmes aux anges fidèles, je me sentis plusieurs fois troublé de vagues remords... et quand, après notre défaite, roulant foudroyés dans les espaces, nous commençâmes à fournir cette gigantesque chute qui dura neuf jours, j'eus horreur de l'endurcissement de mes frères les vaincus, que notre désastre, au lieu d'humilier, enorgueillissait encore. Je m'humiliai, moi ! Je me repentis de toutes les forces de ma conscience ; et j'envoyai vers Dieu un de ces soupirs d'incommensurable détresse qui jamais ne frappèrent son oreille en vain. Alors, je m'arrêtai dans le vide, presque pardonné ; et mes malheureux compagnons achevèrent sans moi leur descente aux abîmes infernaux. Puis j'errai dans les limbes désolés et ténébreux jusqu'au jour de la création des mondes ; jour mémorable où le vouloir de Dieu me mit sur cette terre, dans cette grotte, m'enferma dans ce bronze, me confia les deux talismans et me montra à l'horizon lointain de l'avenir la femme parfaite que j'étais chargé de récompenser, et qui, en retour, devait opérer ma délivrance. Oh ! cet avenir ! qu'il a été long à se faire présent !

— Et comme il vous tarde qu'il se fasse passé, avouez-le, céleste génie. Comme vous avez hâte, n'est-ce pas, de vous envoler aux étoiles, de vous retrouver dans votre lumière natale !

— Oui, ma sœur, oh oui ! bien que pour cela il me faille vous quitter ! Mais la moins terrestre des filles de la terre ne s'étonnera pas qu'on lui préfère le ciel, quand on le connaît. Ah ! si je ne le connaissais pas, me le pourrais-je imaginer plus désirable que les lieux où vous êtes, que votre vue ?

— Est-ce que, là-haut, les autres archanges sont aussi galants que vous ?

— Ah! je ne puis rien dire des choses de là-haut !

— Instruisez-moi du moins, avant de partir, sur une chose d'ici-bas qui m'importe beaucoup. Apprenez-moi comment procède la vertu de mon anneau, quelles en sont les particularités.

— Bien volontiers. Tant que vous n'aimerez personne d'amour, tant que vous n'éprouverez pas ce sentiment exclusif sous l'empire duquel on ne voit plus qu'une créature dans la création (état de l'âme que, dans un grand siècle futur, chez un grand peuple à naître, une femme de génie appellera subtilement *égoïsme à deux*), tant que vous serez animée d'une calme et vaste bienveillance envers la vaste humanité, votre anneau inspirera, non-seulement aux humains, mais encore aux animaux, aux plantes, aux éléments, la plus miraculeuse bienveillance à votre égard. Ainsi, il n'y aura plus pour vous de méchants, ni de bêtes féroces, ni de poisons ; vous n'aurez rien à craindre de l'eau, ni de l'air, ni de la terre, ni du feu. Cela vous mettra à même de réaliser le désir de voyager qui vous travaille parfois, car vous vous ennuyez terriblement dans cette île !

— C'est vrai ! dit Libania.

— Mais sitôt, poursuivit l'archange, que vous aimerez un homme, sitôt que votre cœur se sera absorbé dans le sien et que le reste du monde n'aura plus le meilleur parfum de vos sympathies, vos rapports avec la création resteront dans les lois ordinaires ; les êtres animés et les choses inanimées seront affranchis de l'influence de votre anneau ; elle ne s'exercera plus qu'entre vous et votre amant. Elle sera réciproque. Le talisman vous assurera de lui, et il l'assurera de vous. A ses yeux, pas d'autre femme que vous ; à vos yeux, pas d'autre homme que lui. Jamais d'obstacles à vous réunir, jamais d'absence douloureuse, jamais de soupçons, d'appréhensions jalouses, jamais, jamais de satiété, de refroidissement ! toujours, toujours du bonheur !

— Hé ! qu'y a-t-il donc de plus dans le ciel ? s'écria la princesse extasiée.

— *De plus !...* Rien peut-être. Mais, il y a *de moins...* la mort !...

En parlant ainsi, l'archange avait entr'ouvert ses ailes... Il s'éleva à quelques pouces du sol, se balança un moment dans l'air, puis se pencha avec une chaste langueur vers la princesse, à laquelle il donna un baiser sur le front.

— Adieu, bel archange ! dit Libania, toute songeuse encore de sa dernière parole.

— Au revoir, ma sœur ! dit le bel archange.

Les routes de la voûte se fendirent, et livrèrent passage à son vol qui plongea dans l'Océan des cieux.

## II. — Le Camp des Avars



omme le génie l'avait prévu, la princesse de Perse a voyagé. Elle a d'abord visité son radieux, son torride Orient ; — tantôt, dans ses magnificences vitales et fécondes, tantôt, dans ses stériles et mortelles grandeurs ; — tantôt, dans ses villes de marbre, ses bains, ses palais, ses temples, ses peuples, emmantelés de soie et de pourpre, les délices de ses jardins, les cèdres de ses montagnes, ses nids de bulbuls, ses champs de roses, l'opulente limpidité de ses fleuves, la majestueuse volupté de ses bois; — tantôt, dans l'horreur de ses solitudes, dans ses déserts, ses nappes de sable infinies, ses nécropoles taciturnes, ses volcans, ses lacs asphaltiques, ses repaires d'alligators, ses rugissements de tigres ses sifflements de serpents, ses tribus d'Arabes spoliateurs, et toujours et partout l'influence de l'anneau s'est notoirement manifestée : beaucoup de bienveillance de la part de l'homme, aucune malfaisance de la part de la bête, point d'inclémence de la part des éléments. Libania s'est vue l'objet des plus royales et chevaleresques attentions du calife Haroun-al-Raschid ; et elle a traversé sans l'ombre d'un danger les étals du prince des Assassins. Elle a pu, en toute sécurité, admirer de fort près le pelage des lions et les yeux des reptiles; et elle a impunément navigué sur le terrible lac de Gomorrhe. C'est avec un extrême ravissement que son âme affectueuse a parcouru cette immense échelle de sympathies; — et elle n'a guère envie de prendre un amant qui l'en déposséderait.

Maintenant la voici en Occident, au cœur de la Germanie, sur les confins du pays des Slaves méridionaux. Outre le besoin curieux de comparer la religiosité solennelle des forêts germaniques avec la voluptueuse majesté des forêts orientales, et de chercher dans le spectacle changeant d'un horizon qu'accidentent le nuage, la vapeur et le brouillard, quelque délasserment pour les regards fatigués du monotone aspect d'un ciel constamment bleu et or; — outre cela, une grande pensée, un noble désir l'attire aux régions d'Europe; elle veut voir et connaître la fameuse nation de France et son fameux roi Charlemagne. Pas un coin de l'Asie où elle n'ait entendu louer ce roi et cette nation ! Une gloire ayant des échos si lointains l'a profondément émerveillée. Par une compagne immense, encore à demi sauvage, qui regorge de puissantes végétations, sous un soleil d'été qui met en relief tout ce que le paysage a de plantureux, Libania, entourée de sa petite caravane de serviteurs, chevauche hâtivement vers le nord. La raison de cette bête est qu'elle veut joindre l'armée de Charlemagne, occupée

depuis longtemps dans ces parages à faire la guerre aux Avars, peuplade aventureuse et hardie, dont les façons de guerroyer reproduisent les allures des anciens Parthes.

Jusqu'à ce moment, ces cavaliers infatigables ont déjoué la supériorité des opérations stratégiques du héros. Faisant alterner habilement l'impétuosité de l'attaque et la vélocité de la fuite, ils ont usé, dans leurs déserts, force légions de Francs qui s'évertuaient en vain à saisir un ennemi insaisissable, et qui partout ne rencontraient que des plaines humides, des marais, des fleuves débordés.

Aujourd'hui Charlemagne est enfin parvenu, non à les vaincre, mais à les rencontrer. Il les tient assiégés dans leur camp, retraite jusqu'alors introuvable, tant les forêts hongroises font labyrinthe à l'entour. Ce camp est un prodigieux village de bois qui couvre tout une province, qui est fermé de haies d'arbres entrelacés et flanqué de marécages pleins de pièges. Il a douze ou quinze lieues de tour, comme les villes disparues du vieil Orient, comme Tyr, Ninive, Babylone, Thèbes aux cent portes.

Certes, la position est bonne; aucuns la jugeraient inexpugnable, et le camp des assiégés peut sans folie espérer de dissoudre à la longue le camp des assiégeants. Mais cependant les Avars auraient eu plus de chances de salut si, persévérant dans leur tactique ordinaire, ils avaient abandonné leur cité de bois, livré ses cabanes à l'incendie, et ne s'étaient confiés qu'aux évolutions de leurs chevaux. Ce prudent avis a bien été ouvert parmi eux ; malheureusement il n'a pas été adopté; car d'invincibles attraites les enchaînaient à ce sol, les fixaient à cette place. Comment se résoudre à le quitter, à le brûler, à le perdre, ce camp précieux, receleur d'un amas d'innombrables richesses ? Il y a là les sapins de plusieurs siècles, de plusieurs peuples; les dépouilles des Slaves méridionaux, des Byzantins; amoncellement bizarre des objets les plus éclatants, les plus fastueux, des chefs-d'œuvre d'un luxe grandiose, des fantaisies d'une mollesse raffinée, toutes choses parfaitement inutiles à des barbares, parfaitement nuisibles à l'indépendante complexion d'une tribu nomade, — rêve de brocanteur juif réalisé, — incohérent muséum de pillage. Ce caractère thésauriseur, cette manie de couvrir l'or est sans doute ce qui a valu à ces aventuriers le nom d'Avars : assurément ce ne doit pas être là leur nom primitif, ou alors il faudrait s'établir devant un rare mystère de prédestination. Sur ce point comme sur tant d'autres, l'histoire garde le silence. Pourtant la matière est grave ! Je me propose de la faire mettre au concours aussitôt que je serai nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Libania et sa suite sont déjà parmi les tentes et les pavillons des assiégeants. Là, comme ailleurs, l'anneau magique a opéré. La princesse a été accueillie à l'entrée du camp absolument comme si son arrivée eût été prévue. Son rang, pas plus que son mérite, n'a paru douteux. Un

bruit vague l'avait précédée, annonçant l'apparition dans la contrée d'une princesse alliée au grand Haroun-al-Raschid : bruit qui s'était répandu avec d'autant plus de facilité que la source en était inconnue et mystérieuse. Elle a été admise et saluée comme telle; — les pairs, les barons, les seigneurs de Charlemagne la viennent courtoiser à l'envi. Elle se promène complaisamment au milieu de cet essaim de vaillants et de généreux, où brillent en première ligne le duc Naimés de Bavière, les quatre fils Aymon, leur cousin Maugis, Roland, Olivier, l'archevêque Turpin, Léon de Frise, Oger le Danois, Richard de Normandie, et tant d'autres non moins célèbres. — Elle réclame bientôt l'honneur de contempler Charlemagne lui-même. Après les satellites, elle veut voir l'astre. — On lui apprend que cette entrevue ne peut avoir lieu avant le lendemain, le roi se tenant renfermé dans sa tente pour y méditer à loisir ses plans d'attaque, et ayant défendu sous peine d'exil que, de tout le jour et de toute la nuit, personne vînt déranger ses spéculations. — Plus d'un chevalier s'empresse bien d'offrir à la princesse de braver pour elle cette royale défense, et se fait fort de lui assurer que, loin d'être fâché contre l'importun, loin de sévir contre lui, Charlemagne le remerciera et même le récompensera quand il saura au sujet de qui l'importunité. Mais naturellement elle refuse;— et nous ne devons pas moins attendre de son noble savoir-vivre et de son zèle à ne jamais laisser autrui se hasarder pour elle.

Elle continue à parcourir le camp, à en observer la physionomie et le caractère. Le meilleur ordre et la meilleure discipline y résident; un ordre sans raideur, une discipline sans rigueur, parce que le principal mobile en est l'enthousiasme de l'armée envers son chef. — Que d'intelligence et de volonté il a fallu à ce chef pour faire adhérer solidement ensemble les différentes variétés si tranchées des différentes races qui composent cette armée! Car ce ne sont pas uniquement les Francs et les Gaulois qui ont fourni les troupes rangées sous les drapeaux de Charles : les Normands, les Bretons, les Belges, les Celtibères, les Lombards, les Florentins, les Saxons, les Dalmates les Danois, ont aussi revendiqué et obtenu l'honneur de servir d'instruments à ses projets belliqueux. Il y aurait de l'à-propos à lui appliquer ces deux magnifiques vers que Napoléon et ses bandes cosmopolites ont inspirés à Victor Hugo.

*On voit marcher dans son armée*

*Tout un peuple de nations.*

Cet ordre, cette harmonie, la symétrie large et pittoresque de ces tentes qui prolongent et entrelacent leurs alignements, ces étendards, ces banderoles qui flottent superbes, la diversité régularisée de ces costumes où le faste ne se produit qu'à la condition d'être exclusivement



militaire, le fer et l'acier de ces lances, de ces boucliers, de ces sabres qui font avec le soleil un continuel échange d'éclairs, — tout cela électrise Libania, la transporte, l'exalte, enflamme les générosités de son sang, communique à ses nerfs les sublimes impatiences des coursiers d'Arabie. Elle rêve les enivrements de la bataille; elle se sent l'âme comme emportée aux tourbillons de la mêlée... Elle entend par avance le choc des armures, le fracas des fanfares... Son imagination lui étale les pompes de la victoire, la fascine par l'orgueil des trophées, la fait passer sous des arcs triomphants ! Puis, sa sainte pitié de femme et sa haute raison de penser venant à réagir, ces bouffées d'héroïsme se calment peu à peu, tombent... Elle se prend à songer douloureusement aux horreurs du carnage, à déplorer l'infortune des mères, des femmes et des enfants. Elle voit le champ du combat jonché de cadavres chauds encore, de blessés gémissants qui étouffent sous des ventres de chevaux abattus. Sur les gazons sanglants gisent dispersés des bras, des jambes, des torsos, des mains, des têtes... Elle entend s'élanter des villes et des campagnes les cris de désespoir et les malédictions des familles décimées... Elle a dégoût de cette misérable, fureur de s'entretuer qui rend l'homme l'image de la bête plus que ses facultés d'aimer et de penser ne le rendent l'image de Dieu. — Ah ! c'est que notre Libania réunit toutes les grandeurs de l'âme humaine ! Comme elles se contredisent, comme elles tendent à s'exclure mutuellement ! L'exaltation du courage, — et son contraire, la détestation du meurtre, — sont également des vertus ! Il est bien d'être brave, de s'animer aux souffles guerriers, — et il est bien aussi de trouver la guerre horrible, de convoiter la paix ! On n'est complet que si l'on possède à la fois ces deux sentiments ! — O explicateurs, humiliez-vous donc !...

Cependant Libania est distraite de ces préoccupations par la vue d'un homme qui sort de la tente du roi. C'est un chevalier de haute taille dont la visière est mystérieusement baissée, et dont une cape de velours bleu, longue et ample, dissimule, absorbe les proportions. Il marche d'un pas grave et taciturne... Il arpente, il traverse les rues du camp. Chacun s'étonne sur son passage. — Quel est-il ? se dit-on; où va-t-il ? — Mais aucun n'a l'indiscrétion téméraire d'interroger l'émissaire de Charles. On sait, d'ailleurs, qu'il n'y aurait nul profit à l'oser ; qu'il ne serait pas accordé de réponse à l'interrogeur.

— Seigneur, — dit la princesse à l'archevêque Turpin qui se tient à ses côtés, — malgré sa visière baissée, devinez-vous quel est cet homme ? le pouvez-vous reconnaître ou tout au moins soupçonner à son allure, à sa démarche ?

— Non, madame. Il affecte le marcher raide et austère des moines, et l'ampleur de son manteau achève de dérober sa tournure.

— Mais, voyez donc. Il a passé les limites du camp. Il est dans la prairie qui nous sépare de la cité assiégée.

— Evidemment, madame, il se rend chez les Avars. C'est sans doute un ambassadeur secret de notre auguste souverain.

— Je vous avouerai, seigneur prélat, que j'ai une envie extrême de visiter ces Avars. On m'a fait sur eux et sur leur entassement de richesses des récits tellement originaux !

— Eh bien, madame, saisissez l'occasion. Avec votre palefroi, vous aurez bientôt atteint le chevalier bleu qui est à pied. Informez-le de votre envie ; sans aucun doute il vous offrira de partager le sauf-conduit dont il est nécessairement pourvu.

Libania allait répondre qu'elle n'avait pas besoin de sauf-conduit, mais elle réfléchit qu'il ne fallait rien dire ni faire qui pût donner le moindre éveil sur l'existence de son talisman.

— Vous avez raison, monseigneur, dit-elle, et je vais suivre votre idée.

— Raison, je ne sais trop. Vous aventurer parmi ces barbares sur la simple foi d'un sauf-conduit, voilà qui est bien hasardeux. Ne serait-il pas plus sage d'attendre que la ville soit au pouvoir des Francs ?

— Hé ! qui nous assure qu'alors elle aura gardé son originalité? Qui nous dit que vos Francs ne l'auront pas défigurée, en la mettant à sac, à feu et à sang?

— C'est vrai. — Allez donc, vaillante héroïne, et que Dieu vous veille!

— Soyez tranquille, monseigneur, Dieu me veillera.

La princesse éperonna vivement sa monture et se dirigea, accompagnée de deux esclaves, vers la prairie où cheminait le chevalier bleu.

Turpin la regarda s'éloigner d'un œil mélancolique,

— Hélas ! de quel Dieu parles-tu ? fit-il. Ce n'est pas du mien qui est vrai et qui peut tout : c'est du tien qui est faux et qui ne peut rien. — Cette pauvre princesse, toutefois, n'est pas d'un naturel impie. Elle a même des instincts religieux... Ou j'y perdrai ma science d'archevêque ou je la convertirai !

Cependant le pédestre chevalier bleu s'est retourné au bruit du galop des équestres personnages accourus sur ses pas. — A l'aspect de Libania, il s'arrête ; il est surpris, il est charmé. Il n'a pas encore eu l'idée d'un si grand air, d'une semblable beauté. L'un des esclaves l'aborde, et lui explique ce que désire la princesse... Enchanté de l'occasion qui se présente ainsi d'être aimable auprès de cette jeune merveille, notre chevalier s'avance vers elle avec une galante précipitation, et lui jure ardemment qu'il lui est et lui sera désormais dévoué au moins autant qu'à Charlemagne. La princesse n'est pas mécontente de l'effet qu'elle produit ; mais, comme sa modestie est inaltérable, elle en attribue toute la gloire à son anneau.

— En vérité, madame, dit le chevalier, je plains le roi de France. Comment ses gentilshommes n'ont-ils pas deviné que respecter son ordre de le laisser seul, lorsqu'il s'agissait de vous présenter à lui, c'était le trahir en pensant le servir! c'était le priver d'un contentement, lui voler un bonheur !

— Permettez, messire ; ils ont en effet cru deviner cela, les galants seigneurs! C'est moi qui n'ai pas consenti...

— Ah ! c'est vous qui avez volontairement ajourné la satisfaction de Charlemagne ! dit l'inconnu avec un singulier accent de reproché et de regret.

— La mienne encore plus que la sienne, dit Libania ; car la vue d'un illustre monarque dont la renommée emplit le monde, satisfait bien autrement que celle d'une femme, quand même cette femme...

— Vous vous trompez. Une créature de Dieu qui a vos perfections est encore meilleure à contempler que le premier héros de la terre. C'est l'opinion du roi.

— Oh! je sais que votre roi est un passionné admirateur et serviteur des dames. On prétend qu'il a mérité d'être surnommé le Salomon de l'Occident.

— Il y a beaucoup d'hyperbole dans ce surnom, veuillez le croire.

— Je le crois volontiers. Je suis certaine que, dans sa galanterie, Charlemagne a moins d'universalité et plus d'élévation que Salomon le Sage. En outre, je le félicite de n'avoir pas ses deux grands défauts : la mollesse et l'oisiveté.

— Madame, connaissez-vous les traits du roi de France? Avez-vous jamais vu quelque image le représentant?

— Oui. Je possède un portrait de lui qui est l'œuvre d'un peintre de Byzance. Cette peinture est regardée comme très-fidèle.

— Alors, comment le trouvez-vous?

— Aussi noble que son sang, aussi beau que son génie. Un indéfinissable tressaillement agita le chevalier bleu sous l'ampleur de son manteau. Il porta la main à sa visière comme pour la lever ; mais il sembla réfléchir... et ne la leva point.

La conversation reprit. Elle devint sérieuse et ingénieuse. Elle monta, elle toucha aux grandes idées, aux grands sentiments. On fit un égal échange de choses bien pensées et bien senties. On se rencontra de même force. On se convainquit mutuellement de sa supériorité.

L'inconnu dit à part soi :

— Je ne sache pas de femme en Europe dont la sagesse ait la moitié du parfum de cette fleur d'Asie.

Libania se dit à elle-même:

— Un tel homme est certainement l'intime ami et le premier conseiller de Charlemagne. Tout en devisant, voilà qu'on est arrivé. Le chevalier bleu a exhibé son sauf-conduit au chef de l'un des corps de garde établis en dehors de la cité, sur le bord des marais qui la couronnent. Il a prouvé sa qualité d'envoyé du roi des Francs auprès du roi des Avars. Quant à la princesse, il est inutile de dire qu'elle aurait pu se dispenser d'avoir part au sauf-conduit ; chez les assiégés comme chez les assiégeants, les plus favorables préventions s'étant à son égard déclarées de prime abord.

Donc, elle et le chevalier bleu sont maintenant dans l'intérieur de la ville barbare. Arrêtés un moment au sommet d'un tertre élevé qui est à ses portes et qui la domine, ils la parcourent du regard, ils la mesurent, ils l'explorent, et ils s'émerveillent.

Et véritablement, c'est un spectacle étrange et tout nouveau que celui qu'ils ont devant les yeux.

Sur toute l'étendue du sol que les remparts d'arbres entrelacés contiennent dans leur enceinte, de longues lignes irrégulières de cabanes de bois, peintes en bariolages, se croisent et s'entrecroisent, s'enroulent et se déroulent, comme des embranchements, les nœuds, les serpentements d'un fabuleux dédale. Un indescriptible pêle-mêle de meubles précieux, d'étoffes opulentes, de trésors, jetés, semés, répandus à terre, se déploie et règne dans toute la longueur et la largeur du camp; à travers tous les sentiers, toutes les ruelles, tous les chemins, toutes les routes. L'œil se fatigue et se trouble à énumérer, à détailler ce gigantesque fouillis de richesses. Çà et là, des vases d'or et d'argent, des trépieds de bronze, des voiles de pourpre, des robes d'écarlate, des pelisses de velours, des tuniques de soie, des tables de marbre en mosaïque, des écharpes de satin et de perles, des urnes de porphyre et de jaspé, des amphores de cristal et d'albâtre, des coupes d'agate incrustées de pierreries, des baignoires d'argent et d'airain ciselé, des lits d'or massif, des bouquets de diamants, des peintures de peintres célèbres, des sculptures de sculpteurs fameux, — et même des livres, — oui jusqu'à des livres, de savants et littéraires manuscrits copiés par d'habiles calligraphes, reliés par d'experts artisans et renfermés dans des coffrets de cèdre et de santal... Et tout cela, nous le répétons, mêlé, enchevêtré, confondu, dans le dernier désordre, — et serré, pressé, compact, de manière à ne montrer sur tout son immense déploiement que de très-rares interstices. C'est à peine si, aux angles de la cité, il reste quelques places pour loger les excellents chevaux qui ont fait naguère les succès de l'armée, et qui, hélas ! lui sont devenus inutiles depuis qu'elle s'est résignée à demeurer stationnaire. Le chevalier bleu ne peut s'empêcher de s'écrier : — Avec seulement le tiers de ce prodigieux butin, que de grandes choses, encore à l'état de

spéculation, Charles saurait effectuer pour le bonheur de ses sujets et pour sa gloire personnelle !

La race d'hommes qui vit et remue parmi cet encombrement, qui en anime l'inerte masse, forme auprès de lui un contraste, ou, pour mieux dire, un contraire absolu. En effet, qu'y a-t-il de commun entre ce luxe d'une vieille civilisation — et ces natures primitives, à demi sauvages, ces statures hautes et carrées, ces têtes abruptes dont le menton nourrit une barbe qui rivalise d'épaisseur et de vigueur avec la chevelure gauloise, ces larges et fortes poitrines, ces bras charnus, ces jambes énergiquement tendues qui, à chaque pas, font jouer un faisceau de muscles élastiques et souples ? Excepté quelques tissus, quelques bijoux, quelques ustensiles de festin, hommes et femmes ne savent rien employer, rien s'assimiler de tout ce monstrueux garde-meuble eu désarroi. Ils le foulent d'un pied brutal et ignorant. Ils sont là, comme des sourds au milieu d'une collection d'instruments de musique. Leur affaire n'est pas d'user, mais d'entasser, de séquestrer, de pouvoir dire orgueilleusement: — Ceci est à nous ! — Ils possèdent, mais ils ne jouissent pas. Encore une fois, quelle qu'en soit l'origine, le nom d'Avares leur est bien acquis.

A cette heure, une agitation notable circule dans la cité. Le désordre mouvant des esprits est au moins égal au désordre immobile des objets matériels. Le roi de ces peuples vient de mourir soudainement, sans maladie préalable, comme frappé d'une foudre invisible et muette. Ce trépas inopiné sème au loin des craintes superstitieuses relativement à l'issue de la guerre. Puis, il faut élire un autre roi, et le grand conseil des vieillards, qui s'est assemblé à cet effet ne rencontre pas de minces difficultés dans le travail de cette élection. Le prince défunt n'a point laissé d'héritiers directs, ni fils, ni frères, ni neveux. Il n'y a que des collatéraux nombreux et turbulents qui entourent la royauté d'une même convoitise, qui veulent tous régner, et qui menacent de rébellion celui d'entre eux qui sera préféré aux autres. Naturellement, les sages vieillards tremblent devant cette imminence de discordes civiles ; ils seraient bien tentés de ne nommer personne des concurrents et de les mettre ainsi tous d'accord ; mais pour cela il faudrait avoir à leur opposer un personnage d'élite qui leur fût de beaucoup supérieur en naissance et en réputation, et qui pût rallier unanimement les suffrages de la multitude. Malheureusement ces concurrents, sans être d'un mérite bien profond, ne comptent que des inférieurs dans la tribu.

Le grand conseil des vieillards siège patriarcalement sous la voûte du ciel; il occupe un cirque spacieux que l'on a pratiqué au centre du pêle-mêle des dépouilles opimes.

On introduit la princesse de Perse et l'ambassadeur de Charlemagne.

Toute l'attention de l'assemblée est d'abord exclusivement dévolue à Libania. A son apparition, un émoi admiratif s'est propagé comme un mouvement d'électricité. Pas un de ces vieux sages qui ne se souviennent d'avoir eu vingt ans, d'avoir été jeune et superbe ! — Sa présence leur fait ressentir ce que, dans Homère, la présence d'Hélène fait éprouver aux vieillards de Troie. — Tous se sont levés spontanément pour la saluer, et le président, qui est centenaire, lui a, d'un geste révérencieux, désigné la place d'honneur, c'est-à-dire une espèce de trône et de dais affecté ordinairement au souverain, et qui en ce moment se trouve vide, puisque le roi mort n'a pas encore de successeur.

L'ambassadeur de France préoccupe à son tour l'assemblée... Il s'est avancé au milieu du cercle avec une dignité à la fois libre et urbaine, toujours soigneusement masqué de sa visière et environné des replis de son manteau... Ce mystère, ce sans-façon princier, en même temps que l'idée de la grandeur de Charlemagne planant au loin dans l'air, valent au représentant de cette grandeur je ne sais quel respect tacite, quelle silencieuse approbation.

Il demande à parler... On lui fait signe qu'on écoute.

— Magnifiques seigneurs, dit-il, j'apporte des paroles de conciliation. Le roi mon maître désire la paix, et je viens vous la proposer de sa part à des conditions peu onéreuses. Il s'engage à cesser toute hostilité, à lever le siège de votre ville, à retirer promptement ses armées de votre territoire, pourvu que, de votre côté, vous vous engagiez à faire avec lui un pacte d'alliance offensive et défensive, et à lui payer un tribut annuel d'hommes et d'argent...

Ce mot de payer tribut fut accueilli généralement par un hautain froncement de sourcil et par un amer murmure.

Le chevalier bleu poursuivit:

— Franchement, je ne conçois guère votre répugnance à vous abriter sous le protectorat de Charlemagne. Beaucoup de nations s'en honorent, qui ne vous le cèdent ni en bravoure, ni en fierté. Réfléchissez donc. Vous avez beau être un peuple de vaillants, vous n'entendez pas grand chose aux régularités de l'art militaire, à la défense méthodique d'une place, à l'ordonnance d'une bataille rangée. Vous ne brillez réellement que dans les escarmouches, les embuscades, les luttes fugitives et irrégulières. Vos anciens succès contre nous, vous ne les avez jamais obtenus qu'ainsi. A présent, que vous sert ce genre d'habileté ? Vous ne pouvez plus le pratiquer. Ce clos qui vous emprisonne paralyse voire cavalerie et vous astreint à un mode de belligérer qui n'est pas le vôtre. Ayez la folie de persévérer dans vos desseins de résistance, et bientôt, malgré les efforts de votre admirable valeur, vous succomberez ! Car les assiégeants possèdent à fond la partie de l'art qui vous manque; et, de plus, leur nombre, déjà formidable, grossit de jour en jour, d'heure en heure. Il est donc assez généreux au roi de

France de vous offrir la paix et son amitié à des conditions faciles ; — et il ne peut qu'être honorable à vous d'accepter.

Le président répondit :

— Seigneur envoyé, le conseil des vieillards outrepasserait ses pouvoirs s'il prenait une décision, s'il refusait ou s'il acceptait. D'après nos lois et nos coutumes, ce n'est qu'au monarque seul qu'il appartient, chez nous, de conclure les traités. Nous étions à votre arrivée en délibération sur le choix d'un nouveau roi. De grâce, qu'il vous plaise attendre que cela soit terminé.

— A la bonne heure t fit le chevalier bleu. — Mais quelque chose me chagrine... Le prince que vous allez nommer devra immédiatement prendre place sur le trône; et alors il sera obligé, — dit-il en désignant Libania — de déplacer malgracieusement madame, de la prier de se seoir ailleurs. Je doute que, sous ce dais, le nouvel élu, si grand qu'il soit fasse meilleure figure que cette charmante princesse. A mon avis, cette dépossession malencontreuse constituera un avènement de fort mauvais augure. Il y aura là, ce me semble, je ne sais quoi de louche qui aura l'odieuse apparence d'une usurpation.

Ce propos singulier — qui fit rire Libania comme une boutade de plaisante galanterie, — parut très-sérieux à l'assemblée, et redoubla sa gravité. L'idée qu'il recelait exerça sur elle la puissance d'une révélation subite. Chacun demeura un moment taciturne, immobile, absorbé, ayant une expression de visage qui semblait vouloir dire : — Oui... C'est vrai... Pourquoi non ? — Puis, tous s'entre regardèrent et sourirent de se voir mutuellement sous le coup de la même pensée. Un bruissement de mots dits à voix basse et à l'oreille fit peu à peu le tour du cercle des sénateurs. Libania, qui se sentait le point de mire de tant de paroles et de regards, ne riait plus parce qu'elle comprenait. Enfin, après ces pourparlers mystérieux dans lesquels fermentait un enthousiasme à demi comprimé, le président se leva d'un air solennel, quitta son estrade et, suivi des quatre principaux membres du conseil qui portaient les insignes de la royauté, il marcha droit vers le dais royal où trônait toujours Libania, que l'émotion rendait bien pâle, quand à ses pieds furent déposés le sceptre et la couronne, la balance et le glaive !... Les cinq vieillards ont fléchi le genou, et d'interminables acclamations surgissent, non-seulement de l'assemblée délibérante, mais encore de tout le peuple qu'une anxieuse attente a groupé aux alentours.

Les prétendants eux-mêmes font leur partie dans ce vaste chœur de publique adhésion. Et c'est vraiment de bonne foi, de franc jeu qu'ils applaudissent et qu'ils acclament. Outre que l'anneau ne les exempte pas de sa fantastique influence, le choix des vieillards les satisfait pour deux excellentes raisons très-positives. D'abord parce que, nul d'entre eux n'ayant supplanté ses

compétiteurs, leur jalousie respective n'a pas à saigner ; — et ensuite parce que chacun de nos ambitieux fomenté et caresse dans son à me le consolant espoir de séduire la reine et de l'épouser.

D'un geste fier et doux, la nouvelle reine annonce qu'elle veut parler. — La multitude se tait comme un seul homme. Elle retient sa respiration... Son silence est passionné comme ses cris. — Vous souhaitez mon règne... vous l'aurez. Il me serait difficile de ne pas reconnaître la voix de Dieu dans votre voix. Mon élection a tous les symptômes d'un miracle. Mais, songez-y bien ! Je suis de la terre d'Orient, le sol natal du pouvoir absolu ! Je prétends vous gouverner sans partage, sans contrôle ! Il faudra m'obéir !...

Mille clameurs d'acquiescement répondent. Toutes les bouches, toutes les mains prêtent serment.

— Le premier acte de ma souveraineté, continua Libania, sera de signer le traité d'alliance offert par Charlemagne. Toutefois, monsieur l'ambassadeur, ajoute-t-elle en interpellant le chevalier bleu qui s'incline, je ne consentirai à le signer que si votre maître consent à le modifier relativement au tribut annuel. Je juge incompatible avec la dignité d'un peuple valeureux l'obligation de payer annuellement une redevance à un autre peuple. Je n'admets qu'une contribution une fois soldée. Que le roi de France veuille renoncer à cette clause, et, en revanche, nous nous déciderons à lui abandonner le tiers des incalculables richesses qui dorment amoncelées dans cette cité.

Il y eut par la foule comme une velléité de chuchotement... Un déplaisir altier plissa le front de la reine.

— Pas de murmures ! pas de blâme, s'écria-t-elle... sinon j'abdique !

D'universelles clameurs de protestation d'obéissance ramènent la sérénité sur ses traits.

Alors, le chevalier bleu, qui jusqu'à cette heure a gardé une attitude impassible et neutre, s'avance vers le trône, et d'une voix qui retentit de manière à ce que tout le monde entende :

— Grande reine, dit-il, honneur et bonheur à vous ! Charlemagne accepte la modification proposée, et c'est lui-même en personne qui vous le déclare !

Tout en proférant ces mots, le prétendu ambassadeur, qui en effet n'est autre que le magnanime Charles, a levé sa visière et dépouillé son manteau...

Ebahissement général ! — Le petit nombre de ceux qui connaissent le héros répète avec extase :

— Oui... oui... C'est lui !...



Libania qui, non moins impressionnée que la foule, est descendue respectueusement de son trône, compare de souvenir *l'original au portrait*, et rend tout bas hommage à la fidélité de celui-ci.

Les regards ne se rassasient pas de contempler la haute mine de Charles, et c'est raison ; car ses avantages physiques sont les parfaits corollaires de ses avantages moraux. — Quand on a du génie, cela ne gêne rien d'être en même temps beau, grand et fort. — Le calme et l'activité se lisent à la fois sur sa noble figure. Il y a dans sa nature large et fine, robuste et idéale, comme une réunion du Jupiter païen et de l'archange chrétien ; c'est encore l'omnipotente carrure du platane unie à la svelte élégance du palmier.

Ainsi, les spectateurs fortunés ont devant eux le plus beau des hommes de l'Occident et la plus belle des femmes de l'Orient.

L'admiration bruyante remplace bientôt l'admiration muette; — et toute cette masse d'hommes s'épuise en explosions de vivats.

Charlemagne est reconduit triomphalement à ses pavillons. Exorbitante vertu de l'anneau ! la nouvelle de la paix n'excite pas l'ombre d'un mécontentement chez les Francs, qui étaient néanmoins si exaspérés contre les Avars, si jaloux de venger sur eux les défaites réitérées des armées précédentes.

Le lendemain, le roi des assiégeants et la reine des assiégés confèrent ensemble et se firent leurs adieux.

Charlemagne obtint de Libania la promesse qu'elle ferait un voyage en France aussitôt que, par son administration policée, elle aurait tiré son royaume du désordre et de la barbarie.

Il fallut aux Francs quinze cents chariots pour emporter la part de butin que le traité leur concédait. Libania, qui avait trop bon goût pour vouloir s'appeler reine des Avars, prit le nom de *reine de Transylvanie*, pays qui formait une province de ses États.

### III. — L'Oeuf de serpent



Nous avons franchi un intervalle d'au moins seize mois. Nous retrouvons Charlemagne au midi de son beau royaume de France, retiré dans un palais voisin des blanches Pyrénées, où il emploie à stimuler les progrès des arts, à organiser l'ordre civil, à rédiger quelques-uns de ses capitulaires, les précieux loisirs que lui accorde une paix momentanée.

Au nombre des personnes élevées en dignité qui partagent sa résidence, il s'en trouve deux qui ne l'aident pas médiocrement dans sa tâche législative, tant elles ont de savoir sur la matière, tant elles sont universellement de bon conseil. Ces deux personnes s'appellent, l'une archevêque Turpin, l'autre Libania. La reine de Transylvanie a rempli sa promesse de venir au bout d'une année visiter le roi et le royaume. Que son aptitude à raisonner affaires d'Etat ne surprenne pas le lecteur : un an de règne lui a suffi pour en connaître à fond la théorie et la pratique. En un an, elle a régénéré son peuple et son territoire; de la barbarie elle a engendré la civilisation; elle a improvisé des villes, des mœurs et des lois. Une des habiletés qu'elle a déployées avec le plus d'éclat est celle de savoir deviner les hommes d'élite, de les attirer à soi, de les utiliser. Maintenant, cette rare sagacité, après l'avoir exercée fructueusement à son profit, elle l'exerce avec non moins de succès au profit de Charlemagne. Par son instigation, le roi des Francs vient d'enrichir sa cour de Clément d'Irlande, de l'Anglo-Saxon Alcuin, de saint Benoît d'Aniane, du Lombard Paul Warnefrid, du Goth-Italien Théodulfe, de l'Espagnol Agobard ; tous gens de haut caractère et de sublime entendement, qui travaillent, sous l'œil du maître, à doter les sujets de florissantes réformations intellectuelles et morales. Il va sans dire, d'après nos données sur l'âme de Libania, que dans les actes de son gouvernement, elle s'est toujours efforcée, avant toute chose, d'être juste et clémente; et que, dans ses colloques avec Charles, elle préconise toujours, comme les deux meilleurs secrets de l'art de gouverner, la justice et la clémence. Observons-le : tous les vrais génies de la politique et de la science du cœur humain, ont, d'une seule et même voix, proclamé ce principe : qu'une droiture irréprochable est la plus infailible des habiletés. L'archevêque Turpin, que les éminentes vertus de la reine de Transylvanie jettent dans un ravissement perpétuel, s'applique assidûment à réaliser son ancien projet de la convertir. Tous les jours il l'entreprend sur les questions religieuses. Il l'attaque, il l'assiège, il la presse de tous ses arguments de théosophe et de philosophe. Mais il ne réussit guère. Il a affaire à forte partie. La païenne, ou plutôt l'incrédule, est un penseur consommé. Elle est possédée du plus opiniâtre des mauvais esprits,

*l'esprit d'examen* lequel défend vigoureusement sa possession. Et cependant le bon archevêque ne perd pas courage. Il se dit parfois pour s'animer ce que le grand Corneille doit redire huit siècles plus tard dans ce beau vers :

*Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne !*

D'ailleurs il est soutenu d'un puissant auxiliaire, d'un docteur éprouvé, du premier théologien de l'époque... Ce théologien n'est autre que Charles lui-même, Charles qui aurait pu être aussi grand pape qu'il est grand roi.

On pense bien que ce n'est pas uniquement l'intérêt de la gloire de Dieu qui lui fait partager le zèle apostolique de Turpin. On se doute bien que notre héros est devenu éperdument amoureux de notre héroïne, amoureux d'un amour noble et pur, et que, s'il la veut chrétienne, c'est beaucoup dans l'intérêt de son bonheur d'amant, ne pouvant guère, sans s'aliéner le peuple, prendre pour femme et faire seoir sur le trône de France une ennemie de Dieu et de l'Eglise.

L'intrépide conquérant, le dompteur des Saxons, le vainqueur des Germains, des Espagnols, des Lombards, — à son tour le voilà vaincu, dompté, conquis. — Point d'Hercule qui ne trouve son Omphale. — L'intrépide en guerre est à présent timide en amour, au point d'aimer tout bas, de désirer silencieusement...

Oui, le brave, le puissant Charlemagne a peur. Il n'a pas encore osé risquer un mot d'aveu.

Et Libania ? aime-t elle ?... s'aperçoit-elle qu'elle est aimée ! Ni l'un ni l'autre. Ou du moins, si elle aime, c'est complètement à son insu. Sa grande pureté d'âme et sa candide simplicité de cœur l'empêchent d'avoir l'idée de s'interroger, de s'examiner à ce sujet. Son indifférence est douteuse, mais son ignorance est certaine.

Abordons le récit d'une aventure qui lui donna l'éveil et l'éclaira tout à fait sur ses véritables sentiments, et qui en même temps fournit à ceux de Charles l'occasion de se produire et de s'expliquer.

Une matinée de juillet s'est levée pleine de rayons et de sourires. Libania se promène seule dans les jardins du palais. Elle n'a d'autre but que d'y répandre ses calmes rêveries. Au détour d'une charmille touffue, elle se trouve soudainement cap à cap avec Charlemagne. Celui-ci, — chose insolite — est en costume de simple archer; habit singulièrement facile et commode pour les fatigues de là marche et de la course, et pour se tirer lestement d'un pas dangereux. Un page lui tient par la bride un beau cheval sur lequel il semble prêt à monter. A l'apparition de la reine de Transylvanie il tressaille, il se décontenance, il baisse les yeux, il rougit.

Libania s'étonne. Elle est par contre coup fort embarrassée de l'embarras où elle le voit. Enfin le roi se remet, la regarde et lui dit gaiement:

— J'ai l'air d'un coupable, n'est-ce pas ? et en effet je me dispose à l'être. Vous me surprenez au moment d'aller faire une grande folie.

— Seigneur, dit Libania, c'est tant mieux que vous ayez quelque honte. La prudence de vos amis en aura moins de peine à vous dissuader de cette folle entreprise.

— Eh! oui, madame, j'ai bien quelque honte. Mais j'ai encore plus de dépit de n'avoir pas su effectuer mon départ sans être avisé de quelqu'un des amis dont vous parlez. Il ne manquerait plus que mon compère l'archevêque survînt aussi à cette heure! Comme bien vous pensez, c'était surtout vous et lui que je tremblais de rencontrer.

— Gela signifie, n'est-ce pas, que vous supporteriez impatiemment louchant votre dessein la meilleure critique du monde, résolu que vous êtes à n'y pas obtempérer?

— Franchement, je tiens de cœur et de tête à mon projet. C'est une chose que je veux comme je sais vouloir. Rien ne pourrait m'y faire renoncer. Rien ! Pas même oserai-je le dire ? — une instante prière de votre bouche, et pourtant... Mais vous serez généreuse. Vous vous garderez d'user de votre puissance. Vous n'essaierez nullement de mettre un joug à mon ardente fantaisie.

— Peut-être... Ayez d'abord la complaisance de me nommer, de me signaler l'objet dont il s'agit. Le roi tire de sa poche un tome exigu de forme, relié en velours violet, et orné sur le dos et sur les flancs de triangles en perles fines. C'est un livre de sorcellerie.

— Tenez, madame, lisez, dit-il en le présentant ouvert à Libania et en lui désignant un paragraphe.

La reine lit tout haut ce qui suit:

— « Nul talisman n'égale ce qu'on appelle l'œuf de serpent, il a la vertu de rendre invisible, d'aider à connaître l'avenir, de dévoiler ce que pense le prochain, de prolonger bien au delà du terme ordinaire la jeunesse et la santé. Il n'opère tout cela qu'aux mains et en faveur de celui qui l'a dérobé à ses risques et périls. Or, voici le lieu où l'on le trouve, voici quand et comment il se forme, et ce qu'il faut braver pour s'en rendre maître. — Durant l'été, pendant la lune de juillet, dans une caverne de la Gaule située au pied des Pyrénées et aux abords de l'Océan, se rassemblent des serpents sans nombre qui, tout le long du jour, par manière de passe-temps, se mêlent, s'entremêlent, s'enlacent, s'entrelacent, se nouent, se tressent, et, avec leur salive jointe à l'écume qui sort de leur peau rutilante, composent cette espèce d'œuf. Lorsqu'il est fini, parfait, parachevé, pourléché, ils relèvent et le soutiennent en l'air par leurs souffles et leurs sifflements. C'est alors qu'il faut s'en emparer avant qu'il ait

louché la terre. Alors, l'aventureux mortel qui a eu la témérité de s'aposter à cet effet, s'élançe, reçoit dextrement l'œuf dans un linge brodé aux armes de Phœbé, saute sur un cheval qui l'attend et s'éloigne à toute bride, à tous crins, car les serpents écumant de rage le poursuivent jusqu'à ce qu'il ait pu mettre une rivière entre eux et lui, — aucun d'eux n'étant d'espèce ni de nature à vivre et à se mouvoir dans l'eau. ».

Libania ferme le volume et le remet calme et pensif, à Charlemagne...

— Et vous y allez? dit-elle un peu sévère.

— J'y allais, — dit-il un peu confus... et j'y vais, — reprend-il doucement, mais l'air très-décidé.

— Vous avez raison d'appeler cela une grande folie. Est-ce que Dieu vous a fait don du courage pour le gaspiller de cette sorte ? Est-ce que mourir dans cette équipée serait mourir noblement ? Est-ce que vous avez le droit de chercher un danger de mort dont le but n'est pas la gloire de votre règne, ni le salut de vos peuples ? Est-ce qu'il est noble à vous déjouer votre vie pour gagner un bien qui ne profitera qu'à vous ?

— Oh ! madame, de grâce, épargnez-moi. Croyez-vous que je sois encore à m'adresser ces reproches-là ? Toutefois, je ne mérite pas véritablement le dernier. Il me semble que l'un des avantages du talisman rejaillirait sur mon peuple.

Lequel donc ?

— Ne m'avez-vous pas répété assez souvent que je suis la clé de voûte du bonheur de mes sujets, et que mes successeurs pourront me succéder, mais non pas me remplacer?

— Oui, sans doute. Eh bien?

— Eh bien ! puisque l'une des propriétés de l'œuf magique est de prolonger l'existence, de la maintenir toujours jeune et forte, j'assure en la conquérant une remarquable durée au bonheur de mes sujets.

— Ah ! vous avez recours au sophisme, vous qui naguère le détestiez et le méprisiez tant !

— C'est afin de vous bien prouver que rien ne me saurait détourner de ma résolution.

— Je ne le vois que trop, et je ne veux plus raisonner contre elle. Je me tais.

— Charmante reine, accordez-moi mieux encore que le silence indulgent. Faites des vœux pour moi. Souhaitez-moi bon succès,

— De toute mon âme, seigneur... et si je m'écoutais, je ferais même plus ; je vous..., oui, je finirais peut-être par vous encourager, par vous approuver ! car c'est contagieux l'esprit d'aventure ! et puis, en vérité, cette entreprise a je ne sais quoi d'original et ardent qui séduit.

— Oui, madame, quelque chose qui passionne, qui ensorcelle I je suis excusable, n'est-ce pas ?

— Oh ! très-excusable.

— Adieu donc, belle reine. De ce moment au coucher du soleil il y a environ dix heures. C'est à peu près la somme du temps qu'il faut à l'expédition.

— Seigneur, je n'accepte pas votre adieu,

— Comment ?

— Dites-moi, avez-vous dans les haras de ce palais une monture qui vaille celle que tient là-bas votre page ?

— Assurément. Pourquoi ?

— Daignez ordonner qu'on la selle, qu'on la bride et qu'on me l'amène.

— Vous... sortez ?... seule ?...

— Seule ? non. Je vous accompagne, je suis de l'expédition.

— Ciel ! que dites-vous ? S'écrie impétueusement Charles, épouvanté et charmé tout à la fois; charmé par l'idée que si Libania demande à le suivre, à partager sa périlleuse témérité, c'est que sans doute elle l'aime; épouvanté par celle que les serpents les poursuivront, qu'ils la saisiront, — qu'ils l'étoufferont, qu'ils la déchireront peut-être !

Libania ne s'aperçut que de son épouvante.

— Rassurez-vous, dit-elle, je suis douée d'un talisman qui neutralise à mon égard la malfaisance des plus pernicious animaux. Son privilège s'étend même aux personnes avec lesquelles je vais de compagnie.

— Et vous êtes bien sûre de ce talisman ?

— Très-sûre. Souventes fois, dans mes nombreux voyages, j'ai eu occasion de faire expérience de son efficacité.

Charles respire. Son épouvante est dissipée, sa joie est doublée d'autant ; car, il lui est raisonnablement démontré qu'une sympathie, plus ou moins sœur de la sienne, est existante chez Libania. Elle n'a abandonné sa résistance au projet qui l'entraîne que parce qu'elle a la conscience d'en pouvoir maîtriser le mal. Elle ne va pas avec lui pour partager ses dangers, mais elle y va pour les rendre nuls. Elle ne craint plus qu'il s'expose, parce qu'elle est certaine de le sauver. Oh ! notre amant peut sans déraison s'épanouir l'espoir. Ainsi, fait-il au fond de son âme, tout bas, — car il est trop noble et trop digne pour le faire ouvertement ; et je vous jure que sa discrétion et sa révérence ont grand-peine à empêcher son contentement de se permettre au dehors quelque soudaineté d'expression.

Le roi a appelé le page et lui a commandé d'aller quérir un autre cheval aussi bon que celui qui est présent.

Le page revient avec un destrier qui ne paraît nullement inférieur à son collègue.

Déjà le roi de France et la reine de Transylvanie sont en selle. — Ils s'échappent sans bruit par les endroits les plus couverts et les moins fréquentés des jardins, et ils en gagnent l'une des secrètes issues.

Vivent la terre et le soleil !... Les voilà qui galopent à travers champs.

Leurs premières impressions ne sont ni des sentiments ni des idées, mais bien de bonnes et larges sensations. Chacun de leurs organes s'évertue à percevoir toutes les puissances des grands objets de la nature, celles d'une blonde lumière qui vivifie et enflamme, celles d'un riant firmament bleu qui exalte et enchante, celles d'une abondante série de floraisons et de frondaisons qui embaument et qui rafraîchissent. Le vif et harmonieux mouvement de leur course est comme un cercle d'attraction centrale qui amène à eux ces vives harmonies, qui les en revêt, qui les leur incorpore. Ils jouissent de tout cela d'instinct, comme deux enfants, avec une fougue pleine de candeur, sans intervention d'examen ni d'analyse. Us sentent et ils ne se regardent pas sentir; leurs esprits nagent complètement en dehors des choses politiques et sociales, des gloires artificielles et conventionnelles du monde; ils ne discernent plus que les gloires naturelles et réelles de la création. Ils ne savent plus qu'ils sont roi et reine; ils ignorent s'il y a des rois et des reines. Ils ne connaissent plus rien, si ce n'est qu'ils ont à eux la vie et le jour, l'air et l'espace, la verdure et la sève.

Peu à peu cependant leur âme, qui s'est plu à dormir au bercement de cette excitation, comme un pécheur au fond de sa barque rapide, se réveille, se reconnaît, se recueille, et ce changement gradué de leur intérieur réagit sur leur extérieur. Tout à l'heure, sans avoir ensemble une conversation suivie, ils causaient fréquemment, ils s'envoyaient et se renvoyaient des paroles animées et joyeuses, des regards francs et gais, des rires candides et affectueux... Ils ne réfléchissaient ni ne pensaient... L'enviable chose ! Maintenant qu'ils pensent et réfléchissent, la réserve, — sinon la gêne, — chevauche au milieu d'eux. Ils n'échangent plus que des mots brièvement discrets, coupés de longs silences, des regards modérés et sérieux, des sourires contenus, presque graves...

C'est qu'ils sont spécialement occupés, chacun à part soi, d'un intérêt distinct. — Charles, dans son être idéal, est sollicité avec énergie par son amour, qui a grand vouloir de se déclarer enfin, et qui ne consentirait pas à laisser perdre une si belle occasion de le faire. Quand à Libania, elle est prise d'une étrange perplexité ; une pensée troublante vient de lui traverser le cerveau; en voici les termes : — « Oui, oui, je suis bien sûre de mon anneau ; il soumettra, il

apprivoisera les serpents... Je n'aime personne d'amour... » On demandera pourquoi nous qualifions cette pensée de *troublante*. Parce que, sous son caractère apparent de fermeté et d'affirmation, il se glisse un vague émoi sourdement dubitatif. Libania ne songerait pas à s'encourager, si elle ne ressentait quelque besoin de l'être. Ce besoin d'encouragement, tout minime qu'on le suppose, ne peut provenir que d'un doute ébauché. Or, ce commencement de doute, qui a pu le lui inspirer ? — Qui ? le magnifique langage des éléments en robe de fête, auquel elle a prêté une oreille plus attentive et plus impressionnée que de coutume. Ce langage mystérieux qui n'a qu'un mot, cette musique surhumaine qui n'a qu'une note, — amour, — lui ont si éloquemment proféré leur mot, si mélodieusement chanté leur note, que, malgré soi, elle a été émue. De là ce soudain élan d'assurance qui a cru devoir répondre à son émotion, et qui, loin de la démentir, n'a fait que la démontrer, la constater davantage.

Elle jette à la dérobée un coup d'œil inquiet sur Charlemagne, et elle se répète : « — Non, je n'aime personne d'amour... pas même lui... Ce que j'éprouve pour lui est sans doute quelque chose de profond et d'animé, mais ce n'est pas là... Mon Dieu ! si c'était pourtant de l'amour ! Ça, voyons, ayons le courage de nous examiner. Que sens-je pour lui ? une admiration immense mais nullement aveugle ; l'immensité de sa gloire la justifie ; une estime absolue qui n'a rien d'exagéré, ses actes journaliers d'équité et de sagesse la motivent hautement ; une affection forte et durable qui est fondée sur tout ce qui réside en lui de bon, d'humain, de généreux, de fidèle, de loyal... Est-ce là de l'amour ? — Presque tous les philosophes qui ont traité de cette passion ne se sont-ils pas accordés à dire que, chez les personnes d'un naturel ferme et chaste, sa venue se reconnaît principalement aux accès d'une faiblesse qui tend à remplacer leur fermeté, et aux intermittences d'une honte qui chagrine et effraye leur chasteté ? Or, moi, je ne me découvre rien de semblable. Je n'ai ni honte ni faiblesse. Je vois et j'entends le roi sans « trouble et sans rougeur. Aucun sentiment d'esclave ne m'est imposé par lui. Donc ce n'est pas d'amour que je l'aime... c'est tout au plus d'une amitié enthousiaste. » Ainsi elle se raisonne... et elle pense raisonner très-logiquement, — lorsque Charlemagne, lui indiquant au milieu de la plaine embrasée un groupe colossal de chênes et de mélèzes, lui propose d'y aller faire une halte.

Maintenant, dit-il, nous ne sommes plus qu'à peu de distance du terme de notre voyage. Il serait bon que nos montures prissent quelques instants de repos. L'extrême, vélocité que nous allons avoir à exiger d'elles pour notre fuite les réclame entièrement robustes et fraîches. Puis j'ai besoin de relire dans le grimoire que vous savez l'itinéraire des abords de la caverne.

Libania donne son assentiment. Nos pèlerins vont s'asseoir aux larges ombres de l'oasis. Ce lieu est investi d'une grandeur et d'une majesté singulière. La disposition naturelle des arbres,



l'ordonnance de leurs troncs, de leurs tiges, de leurs branches, de leurs feuillées, forme une espèce de colonnade alternée d'arceaux et de portiques soutenant une coupole riche d'ampleur et de profondeur. Il y a, dans cette essence monumentale, un faux air de temple qui édifie le cœur et agrandit l'imagination.

Ô ! puritains, prêcheurs, casuistes, rigoristes, docteurs en morale, vous tous qui anathématisez la poésie et les poètes, la musique et les musiciens, la peinture et les peintres, tous les arts et tous les artistes, sous prétexte qu'ils sont les meilleurs distillateurs du poison de l'amour, qu'ils ont de la dernière industrie pour faire tomber dans les bras l'un de l'autre le héros le plus superbe et l'héroïne la moins sensible, à quoi donc rêvez-vous, mes maîtres, que vous ne criez pas un semblable anathème sur la nature, sur le spectacle, de ses beautés, de ses pompes, sur l'influence de ses ardeurs, de ses parfums, de ses attractions ? Ce n'est pas assez, ce n'est rien de défendre à vos ouailles les romans, les romances, les vers, l'opéra, le drame ancien, le drame moderne, les tableaux, les sculptures, si vous ne leur défendez pas également les soleils d'or, les cieux d'azur, les chauds étés, les opimes forêts les arômes effervescents des campagnes ! En fait de conseillers de tendresses, de drogmans d'amour, que sont les premiers comparés aux seconds ? Ah ! docteurs, je vous dénonce la nature comme l'entremetteuse par excellence. Le mot est vif ; mais, sur ma loi il est bien mérité. Oui, le soleil est immoral ! Rien n'est plus dangereux pour deux personnes dignes l'une de l'autre et généreusement organisées que de se trouver ensemble, par une belle saison, par un beau jour, au sein d'un beau site ; que de le contempler ensemble, que d'en subir ensemble le mystère et la souveraineté, quand bien même elles ne seraient pas seules, quand même un tiers plus ou moins imposant, plus ou moins importun, cheminerait, stationnerait avec elles. Si déjà il y a entre elles une velléité de sympathie, le magnétisme de la nature l'augmentera et saura bien l'achever. Si rien de cela n'existe encore, un germe de dévorante passion sera semé qui n'avortera pas, qui fermentera et se développera inévitablement. — Conclusion : Voulez-vous éteindre l'amour ? éteignez d'abord le soleil.

Bientôt Charles et Libania peuvent observer que le repos où ils sont entrés est plus agile que le mouvement d'où ils sont sortis. Les fluides élémentaires, la quadruple fascination des sylphes, des ondins, des salamandres, des gnomes, leur arrivent plus immédiatement, les enveloppent, les pénètrent plus intimement. Tout cela monte vers eux, descend sur eux, gravite autour d'eux : — qui, des hautes herbes, des mousses touffues, des fontaines limpides ; — qui, des grands cieux, des grands arbres ; — qui du cercle étincelant des lointains horizons. De ce redoublement d'animation dans leurs esprits Libania s'alarme, — et Charles se félicite... il n'a garde d'en négliger l'avantage. Il y puise de l'assurance et de l'éloquence. Il parle cette

fois, il se révèle, il s'avoue... non pas d'une façon directe, positive et banale, — ce mauvais goût lui est étranger ; — mais d'une manière élégamment et ardemment mystérieuse, avec mille allusions de flamme, tempérées de respect et de vénération. Il a soin d'évoquer les souvenirs des attachements célèbres, les images des amants poétiques et historiques; il s'en montre religieux, il les nomme et les énumère avec piété, et, derrière les rayonnements de leur apothéose, il fait distinctement flotter l'apparition de son amour personnel. — Libania est fort déconcertée. Malgré qu'elle en ait, son cœur palpite. Elle fait, il est vrai, de louables efforts pour cacher cet émoi ; elle affecte un silence inattentif, des regards errants, distraits. Elle fait mieux que cela : à l'apparence de l'inattention, de la distraction, elle essaye de joindre la réalité; elle tache de ne pas écouter, de se préoccuper d'autre chose... Essais infructueux ! Elle n'entend que trop bien, et n'est que trop absorbée par ce qu'elle entend. Il lui est facile d'aviser là un symptôme de faiblesse significative. En outre, il lui court de la tête aux pieds des rougeurs et des pudeurs dont la signification n'est pas moindre. Puis encore elle démêle parmi l'imbroglio de sa fantaisie, elle surprend dans l'un des coins de son âme je ne sais quelle joie sourde et vague d'être adorée qui frétille comme un lutin sournois. Ces découvertes l'importunent et l'excèdent... Elle voit l'écueil ; elle comprend vile qu'il est urgent d'échapper au vent qui l'y pousse, c'est-à-dire aux entraînants discours de Charles. Elle se lève brusquement, cingle l'air de sa houssine et regagne son cheval.

— Allons, seigneur, venez! dit elle. L'heure s'avance les chevaux sont refaits; parlons.

Charlemagne obéit, non sans avoir un bon soupir à dissimuler.

Au lieu de se remettre ainsi en route et de voler de plus belle à l'ancre magique, une autre femme s'arrêterait et se dirait épouvantée, « Où vais-je, mon Dieu ! quel délire est le mien ? Si j'aime d'amour, — et cela n'est pas possible, — mon anneau me retire sa sauvegarde ! D'effroyables dangers nous attendent, lui et moi ! lui surtout, lui que j'aime peut être ! Ah ! supplions-le de se désister ; intimons-lui qu'il faut retourner. Puisqu'il m'aime tant, il m'exaucera, il m'obéira. Il est vrai qu'ainsi ce sera m'ôter un moyen sûr et infailible de me délivrer rapidement du doute où je suis touchant l'état de mon cœur, doute incommode et onéreux qui me gêne et me lasse... N'importe : mieux vaut l'ennui d'être longtemps à le dissiper, avec sécurité, — que la satisfaction de l'éclaircir d'un seul trait en jouant un pareil jeu. »

Mais la reine de Transylvanie est une de ces âmes promptes et volontaires, dont la patience n'est ni la vertu ni le défaut, et qui dédaignent de s'astreindre à dénouer longuement et avec méthode un nœud plus ou moins gordien, surtout quand elles ont en main de quoi le trancher

net et court. Le démon de son cœur ne saurait s'acclimater aux brouillards et aux buissons de l'incertitude.

Aussi est-ce avec un hardi transport qu'elle se reprend à courir vers la caverne périlleuse où son doute orageux va inmanquablement recevoir une pleine et entière solution.

Ajoutez que cette chance bizarre de lire son amour dans la haine des serpents flatte beaucoup sa proposition à l'originalité.

Assurément, la voix intérieure de la prudence ne manque pas d'arguer contre elle des terribles hasards de l'aventure ; — mais à cela elle répond qu'elle et Charles sont munis de tout le courage et de tout le sang-froid nécessaires ; que la fortune est leur sujette, que les chevaux sont d'une célérité et d'une intelligence arabiques; et que, d'ailleurs, le roi connaissant parfaitement le pays, ne sera pas long à interposer entre eux et les serpents le rempart sauveur d'une rivière.

— Nous approchons, n'est-ce pas, seigneur ? dit-elle avec une sorte d'entrain fébrile.

— Oui, madame. Nous sommes presque arrivés. Vous voyez, à deux cents pas devant nous, sur ce vaste terrain coupé de monticules, cette légion de cactus aux rangs irréguliers qui étalent si orgueilleusement leurs belles fleurs toutes rouges ? D'après les renseignements de l'itinéraire, la caverne est au centre de ce fourré.

— Ces éclatantes fleurs rouges dit Libania, précèdent d'une manière curieusement symbolique les yeux sanglants des dragons.

— Tenez, voici qui annonce plus complètement les seigneurs de ce lieu, dit le roi, en lui montrant, sur la lisière du chemin, dans un fossé, des fragments de squelettes, et plus loin, un cadavre récent, tout défiguré, tout souillé, tout fouillé, tout déchiqueté, tout tordu...

La grande reine détourne la vue avec une insurmontable horreur... elle frissonne, elle pâlit. Le grand roi, qui a d'abord voulu ne point cesser d'être impassible, en fait autant. Eh ! quelle chair d'homme ne perdrait pas son impassibilité vis-à-vis de ce mort, dont la laideur est aussi infernale que l'enfer ! de ce mort à côté de qui les morts les plus mutilés, les plus affreux d'un champ de bataille après l'action, sembleraient des objets presque aimables et riants !

Charlemagne est sur le point de demander une seconde fois à Libania si elle est bien sûre de son talisman... mais il s'en abstient, réfléchissant qu'elle pourrait se méprendre sur le vrai motif du renouvellement de cette question, et soupçonner une tiédeur de courage là où il n'y aurait absolument qu'une tendre sollicitude pour elle.

D'autre part, c'est très à propos qu'il s'abstient de son interrogation, car on se sentirait fort gêné de la nécessité d'y répondre.

Néanmoins, il projette de se conduire comme si le talisman méritait quelque méfiance. Il se promet d'être sur ses gardes, d'user avant tout de vigilance et de circonspection.

Pendant que nos aventuriers passent au milieu des bandes de cactus, bon nombre de fleurs de ces arbustes se mettent en devoir d'éclorre. Sans doute, chacun sait que ces fleurs, au moment qu'elles s'ouvrent, produisent une véritable explosion. Ces bruits tonnants, qui éclatent sur le passage du couple téméraire allant aux monstres, comme pour lui faire honneur, ne composent-ils pas une parodie anticipée des décharges d'artillerie qui doivent, bien des siècles plus tard, saluer, des mâles des ports, les vaisseaux parlant pour les hasards de la haute mer?

Déjà la rumeur des serpents, le murmure de leurs ébats se distinguent — rumeur et murmure extrahumains, inouïs, terrifiants, inénarrables, dont les banquets du sabbat seraient jaloux.

L'orifice de la caverne se découvre; il est spacieux. C'est une espèce d'arche informe constituée abruptement par des superpositions de rochers. Il est aisé à deux personnes à cheval d'y entrer de front; d'autant mieux qu'une large voie est frayée à travers la luxuriance des végétaux qui en encombrant le sol. Cette éclaircie, qui paraît nouvellement pratiquée, fait songer derechef au malheureux mort, dont il est vraisemblable que c'est l'œuvre.

Charlemagne met pied à terre sous le vestibule de la caverne. Il conjure Libania de ne pas l'imiter, de ne pas le suivre, de l'attendre là avec les chevaux. Mais Libania refuse. Elle veut voir comme lui. Elle veut surtout s'exposer autant que lui : — et elle peut douter qu'elle l'aime d'amour!

Le bruit des serpents qui se fait maintenant ouïr dans toute sa sonorité annonce que le théâtre de leurs jeux est la salle contiguë.

Nos héros franchissent les piliers intermédiaires.

Décrivons ce qu'ils voient :

Une immense rotonde. — Un immense bassin rond creusé dans le sol et bordé d'une marge étroite et raboteuse. — Dans ce bassin, un millier de serpents de toute espèce, de toute forme, de tout volume, de toute couleur, qui remuent, qui ondulent, qui flottent, qui roulent, qui nouant, tellement pressés, tellement entassés, tellement enchevêtrés, qu'on dirait un seul et monstrueux réseau. — La scène n'est éclairée que par un très-faible et très-vague crépuscule émané d'une légère fissure de la voûte. — Cette masse mouvante, écumeuse, ondoyante et bruyante, aux mille teintes noires, grises, brunes, vertes, bistrées, jaunes, violâtres, où flamboient des traînées mobiles d'yeux de flamme écarlate, offre quelque ressemblance avec l'aspect nocturne d'un golfe houleux dont l'eau reflète et défigure en les reflétant — les constellations de la nuit.

Cependant l'œuf magique tant convoité éclot peu à peu du conflit bouillonnant de l'écume des reptiles. Il s'élève pur et blanc comme une vapeur de l'aurore. Des filets d'or triangulaires accidentent la pureté de sa blancheur. Il nage et oscille dans l'atmosphère du bassin, porté sur les haleines de ses auteurs les serpents, qui se pâment d'allégresse et se gonflent d'orgueil à la vue d'une création si pure engendrée par leur foule immonde.

Libania et Charles ont le privilège d'assister à ce spectacle avec une extraordinaire présence d'esprit et un merveilleux calme de chair. Leur coup d'œil a toute la lucidité indispensable pour bien fuir, s'il y a lieu. En face d'un danger mortel, les âmes d'élite se font toujours des nerfs d'acier. Les serpents ne s'aperçoivent pas de leur présence, ou du moins ne s'en inquiètent pas.

Charlemagne se tient à l'affût sur l'extrême bord du bassin. Il épie l'instant où l'œuf, — qui, mollement balancé j dans l'air, le parcourt en tous sens, va et vient çà et là, — se trouvera enfin poussé de son côté. Le linge cabalistique est déplié dans ses mains, prêt à recevoir le talisman. Ses désirs ne tardent pas à prospérer... L'œuf approche, avance, arrive... Le roi, au risque de choir dans le gouffre, se penche avidement, tend le linge et l'y reçoit. Il sourit et frémit de triomphe, et il serré précipitamment sa conquête dans une petite urne d'argent pendue à sa ceinture.

Le tumulte des serpents a cessé tout à coup... mais, après une minute de profond silence et d'immobilité absolue, le mouvement et le bruit renaissent, reprennent, cent fois plus formidables! Les deux profanes, — à qui les yeux d'écarlate et les langues de venin notifient leur sentence, — se saisissent rapidement la main, partent du pas de Méléagre et d'Atalante, et sont en trois bonds sur leurs chevaux.

Alors, la fuite et la poursuite commencent... Chevaux et cavaliers vont, courent, galopent, se sauvent de tout leur vouloir, de tout leur pouvoir. Ils n'ont qu'une idée, qu'un instinct: leur salut, leur conservation. Chez eux la volonté qui régit, l'activité qui agit, s'accordent, s'harmonisent merveilleusement, se fondent l'une dans l'autre. Chaque cheval ne fait plus qu'un avec son cavalier. Leur dualité se résout en unité. Les centaures sont revenus.

Une nuée de reptiles s'est jetée hors de la caverne, ils glissent, ils rampent, se dressent, se courbent, se hâtent, la crête ardue, l'œil béant, le dard brandissant, la peau squameuse et pantelante. Mais toutefois, bien qu'ils fassent pleine diligence, bien qu'ils s'efforcent du meilleur de leur effort, il est facile de voir, à la ferme liberté de leur désinvolture, à la grâce dédaigneuse de leur galbe, qu'ils ont du succès la plus excellente opinion du monde, qu'ils sont certains de leur proie !

Et nos deux cavaliers? sont-ils pareillement certains de leur salut? Non... du moins pas au même degré de certitude. Mais cette modération d'espérance ne nuit en rien à la perfection de leur fuite. Ils y dépensent tout ce qu'ils ont de vigueur, de ténacité, d'adresse et de sang-froid. Ils font preuve du plus admirable courage. — Et que cette affinité de mots, *fuite et courage*, ne soit pas ici jugée extravagante. Il est des occasions de péril, — et celle que nous racontons est du nombre, où il faut être prodigieusement courageux pour bien fuir; pour fuir de toute sa force, de toute son intelligence. Oui, certes, devant l'imminence de tel et tel fléau, contre qui le pouvoir de l'homme n'est que néant, il y a véritablement, incontestablement du courage à ne pas éprouver de vertige, à ne pas avoir de tournoiement de tête, à ne pas être soudé, cimenté à sa place par une torpeur magnétique, comme dans un cauchemar!

Quelque chose est d'un grand désavantage à nos cavaliers : c'est la fréquence des chemins boisés et montagneux qu'il leur est impossible d'éviter. Non que l'accès n'en soit universellement praticable, mais les aspérités des terrains et les troncs des arbres fournissent aux serpents des points d'appui et de ressort qu'ils ne rencontrent pas en rase campagne. Leur queue y adhère, y pèse nerveusement, et ils obtiennent par là des élans d'une puissance épouvantable. Ainsi, déjà plusieurs fois, ceux d'entre eux qui forment l'avant-garde ont failli toucher les intrépides fuyards. Déjà la chaleur de leur haleine, aussi torride que l'exhalaison d'une fournaise, a effleuré la croupe des chevaux.

Charlemagne qui, nous l'avons dit, porte un costume d'archer, a corollairement un arc et des flèches. Or, il prend son temps, ses mesures, — bande son arc — et décoche coup sur coup trois bonnes flèches avec une si fabuleuse dextérité qu'à la fois il perce et cloue à des troncs d'arbres trois volumineux serpents, les trois qui sont les plus acharnés, qui vont tout eu avant des autres, qui ont frisé les chevaux de si près. Ce bel exploit, que Libania récompense d'un sourire plein d'éloges, n'améliore pas les éventualités de la fuite; — car, au lieu d'intimider, de ralentir la poursuite, il la stimule, il l'accélère encore ; en ce sens qu'à présent la phalange des reptiles veut non-seulement punir le vol sacrilège de son œuf, mais de plus, venger le supplice de ses trois chefs. Voyez-les ! Voyez-les !... Oh ! c'est merveille d'aller d'une si rapide allure en rampant ? Ce n'est plus ramper, c'est bondir ! Ce n'est plus raser la poussière, c'est fendre l'éclair ! A vous, cavaliers ! à vous, destriers ! Faites force de poumons, de muscles et de nerfs. Prenez des ailes. Rivalisez Astolphe et son hippogriffe.

Je vois bien que les vigoureux coursiers ne mollissent pas, que leur vitesse est toujours la même... Ce n'est pas assez !... Non, ce n'est pas assez qu'elle ne diminue point !

Il lui faudrait encore se doubler, se décupler ! Le grand roi et la belle reine enfantent des chefs-d'œuvre d'équitation... ce qui ne les empêche pas d'avoir bientôt derechef le souffle des

serpents dans les reins. Tout à coup, — d'un bras souple et musculeux, avec la promptitude de la pensée, — Charlemagne enlève Libania de dessus son cheval et l'assied solidement sur le devant du sien contre sa forte poitrine. — Il était temps : — la gueule d'un boa venait d'enfoncer ses dents de scie dans une des jambes du cheval de la reine.

Ne nous alarmons pas trop. Espérons pour la fuite. Cette crise lui est favorable. Il en résulte pour elle une relâche de bon augure. Voyez!... La poursuite, enivrée de ce premier succès, de cette première proie, s'est ruée et s'est arrêtée en masse, à l'unanimité, sur le corps du déplorable animal : — Elle s'y vautre à cœur joie, elle l'étreint de mille nœuds, de mille mailles... il disparaît sous la profusion; sous la densité de ses anneaux... Elle lui injecte ses poisons, elle le déchiquète à plaisir, elle dénude ses nobles os; elle les brise, elle les broie!...

Pendant cette affreuse curée, l'autre cheval et sa double charge gagnent du champ. — Les deux cœurs de Charles et de Libania battent à l'unisson d'une fière allégresse ; — lui, de l'avoir sauvée; — elle, d'avoir été sauvée par lui. Maintenant qu'elle est clairement édifiée sur le sentiment qu'elle a pour lui, maintenant que son amour n'est plus douteux, elle l'accepte de bonne grâce. Elle s'y abandonne volontiers; elle ne saurait y rien voir d'indigne et de condamnable; elle accueille, émue et rêveuse, les promesses de bonheur que ce sentiment lui fait tout bas. Sans se parler, nos amants se comprennent. Charlemagne a comme une révélation intime des pensées tendres de Libania ; — et son âme en est inondée d'amoureux orgueil; et, dans son triomphe intérieur, il s'écrie mentalement : — « Ha ! c'est d'aujourd'hui que je suis vraiment roi ! »

Cette communauté de mystérieux contentements, quelle que soit son action absorbante, permet toutefois à nos héros de donner un regret et une larme au généreux coursier, si horriblement mort pour eux. D'un accord spontané ils jettent un regard en arrière, comme pour l'honorer d'un mélancolique adieu.

Ah ! tout n'est pas fini. Alerte, mes cavaliers ! les serpents qui ont émietté, pulvérisé leur jouet, ne sont pas assouvis. Alerte ! les voilà qui se souviennent de vous ! les voilà qui recommencent leur essor ! les voilà qui accourent ! les voilà ! Quelque étendue que soit la distance que vous avez gagnée, ils vous auront bientôt rejoints. Votre cheval se fatigue... il sème d'un ruisseau de sueur la poudre des sentiers qu'il foule... Tremblez qu'à la fin il ne s'abatte !

Libania regarde Charlemagne avec un énergique désespoir. Elle touche le poignard qu'il porte à sa ceinture, comme pour lui dire que son acier est leur seul recours...

Le roi étend la main vers un rideau de saules, de frênes et de halliers, qui se déroule au prochain horizon, dans un creux de la campagne. .

— Une rivière, là ! lui dit-il avec un espoir de sérénité. Une rivière ! ce mot la réjouit d'abord ; — mais elle réfléchit bientôt que leur cheval risque fort de ne les pouvoir supporter tous les deux au milieu des ondes, et qu'ils y pourront bien trépasser.

Au reste, malemort pour malemort, mieux vaut celle-ci que celle-là.

Cependant les heures se succèdent, s'accumulent ; — le jour décline; — encore un peu de temps, et il aura fait place au soir. — Hâtez-vous, cavaliers !...

Ils sont obligés de tourner le rideau sylvestre, car il est si épais qu'on ne saurait le traverser, même pédestrement; et ils se mettent à gravir un tertre assez haut qui le domine et qui a la rivière au bas de son versant.

O désolation! pas de rivière, elle a disparu... elle est tarie... le dévorant soleil de juillet l'a bue aux trois quarts.

A peine voit-on encore quelques minces flaques d'eau tacher ça et là son lit de sable et d'ajoncs.

Libania lève au ciel des yeux et un visage sublimes d'exaltation, et, imitant Clovis à Tolbiac, elle s'écrie :

- Dieu de Charlemagne, si tu nous délivres de ces monstres, je fais vœu d'embrasser la loi !

Sur ce, nos poursuivis, l'âme réfugiée en Dieu, outrepassent le lit sablonneux de la rivière.

Or, par un hasard évidemment providentiel, l'archevêque Turpin était en promenade aux environs, marchant d'une lenteur paisible, lisant son bréviaire et méditant.

Il sortait de faire visite à un solitaire de ses amis, établi dans le voisinage.

Le bruit de la course du cheval le dérange de sa lecture, et le tire de ses méditations... il regarde...

A peine a-t-il vu qu'il comprend, qu'il s'élance, et qu'il tombe à genoux sur la berge.

Il prie de toute sa foi d'apôtre.

Dieu l'entend.

Au moment où les reptiles, atteignant l'autre bord, se disposent à pousser au delà, une onde abondante part, jaillit tout à coup des sillons du sable aride, et, à la place d'une rivière presque desséchée, apparaît un fleuve opulent qui s'allonge, s'étale, et caresse majestueusement sa double rive.

Devant cette infranchissable barrière, les serpents reculent. L'étonnement les abat, leur fureur trompée les accable. Ils suffoquent de malerage, plusieurs même en crèvent. Quelques-uns cependant ne s'avouent pas encore combien leur défaite est décisive. Ils grimpent dans ceux des arbres du rivage dont les branches exubérantes s'étendent le plus avant sur l'eau, voulant examiner si de là il ne leur sera pas possible d'aller d'un seul bond joindre les ramures qui, de



l'autre côté du fleuve, présentent un même prolongement. Du premier coup d'œil ils en apprécient l'énorme difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité; et, malgré l'exhortation de leur furie, ils ne se hasardent point à l'essayer, tant le propre de ces animaux est toujours de conserver le discernement de la prudence au milieu des plus aveuglantes séductions de l'audace et de la haine. Donc, ils abandonnent la partie.

Ils s'empressent de quitter le théâtre de leur honte. Ils s'en retournent aussi vivement qu'ils sont venus. Peu s'en faut que dans le bienheureux émoi de leur délivrance, Libania et Charlemagne ne se laissent aller l'un envers l'autre à une accolade expansive et naïve. Du moins, ils se prennent, ils se serrent les mains avec enthousiasme, ils se lancent des regards perçants où étincelle une joyeuse frénésie.

Puis ils reportent, de concert, leurs démonstrations sentimentales sur le saint archevêque qui pleure et rit de satisfaction, et qui leur donne à chacun un baiser de père et de franc ami.

Il n'est pas jusqu'au noble destrier qui, par une attitude affectueuse et un air reconnaissant, ne semble remercier monseigneur Turpin de son miracle libérateur.

Libania s'écrie, comme Pauline s'écriera un jour dans Corneille :

*Je vois, je sais, je crois! Je suis désabusée!*

..... *Je suis chrétienne !*

Elle demande le baptême.

Turpin rayonne de gloire et de bonheur. Il entonnerait volontiers le *Nunc dimittis*.

— Le baptême! fait-il avec extase... Oui, mon enfant, oui, vous l'allez recevoir tout à l'heure. Tenez, nous ferons la cérémonie là-bas, dans cette petite chapelle que vous apercevez entre ces deux massifs. Elle dépend de l'ermitage du saint homme auquel je suis venu tantôt faire visite. Elle est desservie par lui. Attendez-moi ici avec le roi de France. L'ermite et moi nous allons tout préparer.

Charles et Libania, demeurés ensemble, obéissent au conseil que leur donne leur lassitude, de s'asseoir pastoralement sur la molle pelouse. C'est la seconde fois de la journée que nous les voyons faire une station de ce genre ; mais leur actuelle disposition d'esprit n'est pas celle qu'ils avaient la première fois. Alors ils ne se comprenaient qu'à demi ; il y avait encore des dissonances dans les rapports de leur mutuel amour. Charles parlait du sien, sinon sans espérance, du moins avec une animation tant soit peu inquiète et voilée. Libania éludait, se défendait contre lui et surtout contre soi-même. Maintenant il leur serait malaisé de mieux se comprendre. L'amant parle de son amour, sans voile, sans appréhension, avec un bien-être

placide, en toute quiétude : et l'amante confesse le sien avec une simplicité et une pureté charmantes. Ils goûtent ce qu'il y a de plus doux et de plus fin sur la terre et dans le ciel : le calme dans la passion, le rafraîchissement dans la flamme.

On apprend à Charlemagne pourquoi le talisman, sur lequel on se fondait, a fait défaut; et cette nouvelle preuve qu'il est exclusivement aimé, bien qu'elle soit superflue, ajoutée aux mille autres qu'il en a déjà, ne laisse pas de l'enchanter souverainement, et l'amène presque à bénir la colère des monstres.

Leur plénitude de joie est si grande que, par instant, leurs discours languissent inachevés, que la parole leur manque; bien entendu, celle du langage humain. C'est qu'ils sont trop au-dessus d'elle ; c'est que, dans l'amour idéal, il est des saintetés que le langage réel n'a pas mission de formuler, et devers qui sa seule manière de se prouver religieux est de se résigner au silence. Aussi en viennent-ils à se taire tout à fait, et à se plonger simultanément dans un recueillement délicieux.

Ah! qu'ils se glorifient, qu'ils se félicitent dans leur âme, ces amants, puisqu'ils n'ont rien à craindre de leur passé, puisqu'ils sont maîtres absolus de leur présent, puisqu'ils ont de quoi se faire un avenir!

Cependant, le rideau violet du soir s'est abaissé peu à peu. Le soleil vient de se coucher. Un mince ruban d'or pâle signale encore sa trace aux monts et aux nuages de l'Occident. La nuit et le jour marient le mystère de leur naissance et de leur mort. La rosée tombe; les parfums s'élèvent. Une paix infinie étend son règne alentour. Deux influences divines s'échappent de toute chose, se répandent partout, vaguent dans l'air : amour et religion.

En face de nos amants, à une distance modérée, est située la chapelle de l'ermitage. On vient d'en ouvrir la grande porte. L'autel, illuminé de cierges nombreux, se détache splendidement des larges ténèbres. Ce massif de lumières qui s'offre inattendu aux yeux de Charlemagne et de Libania, leur impose de dévots tressaillements. Il leur semble que Dieu leur sourit dans cette clarté, du fond de ce sanctuaire. Il leur semble que Dieu aime leur amour. Ils se figurent qu'il est là présent, qu'il plane sur eux, qu'il les environne, qu'il les enveloppe. Ils le devinent dans les harmonies nocturnes qui les circonvalent, dans le frôlement des ramures, dans la respiration des vents assoupis, dans le bourdonnement des phalènes, dans le rayon des étoiles, dans la lueur des lucioles, dans le soupir des eaux prochaines, dans les pénétrantes senteurs de l'herbe sur laquelle ils reposent. Ils le sentent et le voient dans tout. L'amour est panthéiste.

Turpin sort de la chapelle en habits sacerdotaux ; Charles et Libania se lèvent et marchent à sa rencontre. Il les prend chacun sous le bras avec une gaieté sainte et sérieuse, leur dit quelques

petits mots de paternelle onction, et les mène, d'un pas léger, d'un pas jeune, dans la maison de Dieu.

Là, secondé par l'anachorète du lieu, il baptise la reine de Transylvanie avec de l'eau puisée à la rivière miraculeuse.

Après la cérémonie, Charlemagne se penche à l'oreille de l'archevêque.

— Mon bon père, fait-il à voix basse et souriante, je vous prie de nous octroyer sur-le-champ, à madame et à moi, un second sacrement. Est-il besoin de vous le nommer ?

L'archevêque interroge Libania du regard. Elle lui répond de même, et son consentement, pour être tacite, n'en est pas moins formel.

Un quart d'heure après, les deux amants sont devenus époux devant Dieu, sans autre témoins que la nature, la solitude et le mystère, qui tous trois les contemplant solennellement par toutes les portes et les fenêtres ouvertes.

Riez, bourgeois! Moquez-vous bien de mon idyllique mariage. Toujours est-il que les témoins dont je l'assiste n'ont, je m'en vante, aucune espèce de parenté avec la bouffonne et indécente cohue qui fait cortège à vos hyménées soi-disant vertueux et religieux.

Les mariés et l'archevêque échangent avec l'ermite et l'ermitage les adieux les plus touchants. Puis, tous les trois, accompagnés du valeureux cheval que Libania monte seule, ils se mettent en devoir de regagner la résidence royale.

Chemin faisant, le bon Turpin qui, naturellement, s'est fait raconter ce qui a occasionné les démêlés des serpents avec ses amis, dit à Charlemagne :

— Si vous daigniez, cher sire, en croire la sagesse de votre vieux serviteur, vous vous décideriez à ne jamais faire usage du talisman que vous avez conquis; vous le rejetteriez, vous le briseriez ! Le Christ a rarement des bénédictions pour les arts curieux, pour les biens surnaturels obtenus par des voies qui ne sont pas directement les siennes.

— N'êtes-vous pas là trop rigide, mon compère ? dit le roi. L'issue de l'aventure en justifie l'objet, ce me semble. Savez-vous, d'ailleurs, que mon amour a fort affaire de ce talisman ? Des considérations de famille et de politique me forcent d'ajourner à un mois le couronnement de la reine et la déclaration publique de notre mariage. Vous pensez bien que je ne pourrais me résoudre à passer tout ce long temps comme si je n'étais pas l'heureux époux de Libania! Je veux qu'elle ne me quitte pas d'une minute; je veux l'avoir incessamment à mes côtés ! Or, pour que cela ait lieu sans la livrer aux langues des médisants et des calomniateurs, il est besoin qu'elle porte sur elle cet œuf précieux qui la rendra invisible aux yeux de tous, excepté aux miens. Grâce à lui, nous échapperons aux serpents de la société, de même que nous avons

échappé à ceux de la création. Turpin, qui devine sans peine que Libania n'est aucunement disposée à le soutenir, n'insiste pas.

Fatale condescendance, hélas !

#### IV — L'Amour dans la mort.



Si, parmi les jeunes fils blasés de ce siècle de fer, il se fourvoie encore de ces bonnes âmes primitives ayant le culte de la féerie, de la bergerie et de la chevalerie errante, et si quelques-uns de ces chers adolescents sont au nombre de mes lecteurs, nul doute que l'intitulé de ce paragraphe ne les ait déjà fortement fâchés contre moi. Ce n'est pas ce que je peux y avoir mis de recherche et d'affectation qui les choque. Oh ! leur déplaisir a une cause bien plus grave. Ils m'en veulent, parce que j'ai inscrit là un arrêt funèbre, parce que je leur annonce qu'un de mes personnages va mourir, — probablement mon héroïne, — parce qu'ainsi je les désappointe. Ils avaient jugé, d'après les mœurs primordiales et chevaleresques de mon conte que, pour être logique, il devait persévérer dans sa série de consolantes et de riantes invraisemblances, qu'il devait *bien finir*, comme disent les petits enfants, qu'il était dans l'obligation de formuler sa terminaison par cette phrase sacramentelle qui a toujours eu tant de succès auprès des cœurs neufs et sensibles : «— Ils vécurent longtemps, furent constants et heureux et eurent beaucoup de postérité. »

Et, au lieu de cela, au lieu de leur montrer dans une basilique impériale mes époux, renouvelant leur cinquantaine sous les consécrationes de l'excellent Turpin, voilà que je vais les leur offrir se séparant prématurément sous la condamnation et sous l'atteinte de l'inexorable Mort, ce hideux pontife qui tient une faux en guise de crosse, et qui produit sans pudeur aux yeux de l'imagination l'horrible nudité de son squelette à jour!... Que c'est dérisoire et douloureux !

Et pourtant, jeunes cœurs, vous avez tort de m'en vouloir ; vous avez tort de préjuger que je me suis exempté de payer à mes amants-époux la somme de bonheur invraisemblable et impossible qui est dans les conditions rigoureuses du genre auquel appartient cette histoire. Ça, n'allez-vous pas convenir bénévolement de ce tort, quand je vous aurai dit que je n'introduis la *Sœur du Sommeil* au milieu d'eux qu'après leur avoir donné tout un grand mois de vrai, de parfait bonheur? Oui, un mois, tout autant! un mois franc, complet, intégral! Oui, trente jours et trente nuits de paradis terrestre !

Ne prétendez pas, enfants, que c'est bien peu cela, que j'ai mauvaise grâce à tant me récrier, que cette dose de félicité n'est pas hors des champs du possible! Questionnez les gens qui vivent plus de l'âme et de l'esprit que du corps, qui sont à la fois gens de passion et d'entendement. — Vous saurez d'eux que ceux des praticiens de véritable et de durable amour

qui ont le moins à se plaindre du sort, ceux dont le roman est le moins traversé, ne possèdent jamais un mois de bonheur continu, — et que si, détachant et réunissant toutes les heures heureuses disséminées dans la longue période de leur passion, d'une passion qui occupe souvent les deux tiers de leur vie, on en faisait le compte, — il est probable qu'il ne s'en trouverait même pas assez pour constituer la valeur d'un mois.

A ce propos, je crois entendre les zéloteurs de l'hymen se railler de mon ton péremptoire, et m'inviter à reconnaître que mon assertion s'applique à l'amour illégitime seulement, — qu'elle ne peut en aucune façon concerner le mariage, et que je ne fais pas un cadeau extraordinaire à mes personnages en leur octroyant un mois entier d'amoureux bien-être, vu que le premier mois de toute union conjugale a le privilège d'être un irréprochable échantillon de béatitude, ainsi que le témoigne la *sagesse des nations*, qui lui a décerné le titre symbolique de lune de miel, — Ma foi, messieurs les orthodoxes, je ne suis guère apte, moi, célibataire indigne, à traiter *ex cathedra* du fort et du faible de cette fameuse lune. Cependant j'oserai vous rappeler que ladite *sagesse des nations* est une fieffée surnoise qui s'amuse volontiers à contredire tout bas ce qu'elle dit tout haut. Par exemple, vous avez pu l'ouïr maintes fois insinuer sous cape à ce sujet, d'abord que la *lune de miel* est toujours suivie de la *lune de fiel*, et ensuite, que cette dernière ne se contente pas de succéder immédiatement à son aînée, qu'elle entrave toujours un peu le complément du règne de celle ci, qu'elle ne se fait pas faute de l'écornifler, et que même parfois elle ne lui permet pas de naître, de la précéder à l'horizon matrimonial...

Je soupçonne, mes révérends, que ce jeu de rimes miel et fiel vous indispose et vous ombre. Voyons : ne pousseriez-vous pas l'injustice et la mauvaise humeur jusqu'à m'accuser d'hérésie ? jusqu'à me reprocher d'aller grossir la foule des infâmes qui blasphèment le mariage et qui veulent le démolir ?

Qui? moi? moi passer pour un blasphémateur et un démolisseur de cette sainte institution ? Ah! c'est le front dans la poussière que je proteste de ma révérence, de mon respect, de ma vénération pour elle! Aux abords de sa région, je subis ces terreurs sacrées que l'on subissait dans l'antiquité aux abords de l'autel de Trophonius ! et ce ne sont pas uniquement mes facultés instinctives et affectives qui lui rendent hommage : ce sont encore les forces de mon intelligence, c'est aussi ma pensée, c'est aussi ma raison! Le mariage! Mais tout penseur, tout raisonneur doit y adhérer! Le mariage, vrai Dieu ! mais c'est la colonne vertébrale du corps social! C'est plus qu'une chose sainte... c'est une chose nécessaire! Je dis bien : une nécessité!., et c'en est une d'importance égale à la loi de recrutement, à la discipline militaire, à la magistrature, à la gendarmerie, à la garde nationale!.. Holà! je surprends autour de moi un chuchotement désapprobateur! Est-ce que l'on taxerait de satiriques mes honnêtes

comparaisons? Décidément je le vois, j'ai affaire à des juges prévenus. Je me flatterais en vain de leur persuader que je ne suis pas coupable. C'est pourquoi je me réfugie dans la dignité de mon manteau, et je reprends ma tâche d'innocent conteur.

Donc ma Libania et mon Charlemagne furent pendant un grand mois possesseurs d'une félicité d'amour sans mélange et sans mesure. Je n'entreprendrai pas de la décrire et de l'analyser. On l'a constaté: l'idéal du bonheur est bien plus inaccessible aux pinceaux et à l'expression de l'homme que l'idéal de la douleur. Et cette impuissance n'est pas moins le partage des génies de premier ordre que des esprits secondaires. Dante et Milton, si sublimes de force et de couleur quand ils peignent les épouvantements et les tortures de l'enfer, se montrent faibles et ternes quand ils essaient de peindre les splendeurs et les délices du paradis. Le lendemain du dernier jour de notre mois lumineux, la reine de Transylvanie recevait à son réveil un message du premier ministre de son royaume, qui lui mandait que ses sujets venaient de se révolter, de proclamer sa déchéance et d'élire à sa place un des anciens prétendants à la couronne.

Cette nouvelle la chagrina, mais ne l'étonna pas, car elle savait bien que l'influence de son anneau ne pouvait plus agir que sur un seul, depuis son amour exclusif et spécial pour un seul. Elle alla conter l'événement à Charlemagne, qui, pour dissiper son chagrin, lui dit :

— Votre bien, mon amie, vous sera prochainement restitué. Soyez sans crainte. Nous irons le reprendre nous-mêmes à la tête d'une respectable armée. Nous châtierons ces rebelles avec l'efficace énergie que j'ai mise tant de fois à châtier les Saxons.

Ces représailles, ces vengeances implacables n'étaient guère du goût de la miséricordieuse Libania, qui avait, nous le savons, de si beaux antécédents en fait d'abnégation politique. Aussi, répondit-elle :

— Mon chevalier se méprend sur la nature du déplaisir que j'éprouve. Ce n'est pas la perte de ce royaume qui m'attriste. Que me fait la Transylvanie, à moi qui, dans trois jours, dois être couronnée reine de France, et désignée aux hommages des nations comme femme légitime et bien-aimée de Charlemagne? Ce qui m'est pénible, c'est simplement l'ingratitude de ce peuple que j'aimais, dont j'avais commencé et dont j'espérais continuer le bonheur. Mais, je vous en prie, pas de guerre contre lui. Laissez-le se gouverner à son gré. Son nouveau choix est peut-être bon. Celui qui me remplace me vaut peut-être.

— Te valoir! flamme d'Orient! s'écrie le roi transporté. Dieu aurait une sœur jumelle, c'est à peine si elle saurait te valoir! — Mais vous avez, mon amie, touchant l'art de gouverner, des idées que mon expérience, me défend d'admettre. Je vous dirai que je suis très-résolu à punir ces ingrats. — Ne m'objectez rien. — Plus tard, nous reparlerons de ceci. — J'essaierai de

vous faire adopter des spéculations moins sublimes, il est vrai, mais par cela même plus raisonnables et plus praticables. Il ne faut pas traiter surhumainement les affaires de l'humanité, il faut les tenir de tout près, sous ses mains et ses pieds, et non point les couvrir d'en haut sous son vol. — D'ailleurs, consolez-vous. Mes Francs, auxquels vous commanderez bientôt, sont généreux et fidèles comme leur nom. Leur gratitude qui vous est assurée d'avance pour tout le bonheur dont vous ne pouvez manquer de les combler, vous aidera doucement à oublier l'ingratitude de ces barbares, qui mériteraient bien vraiment de reprendre, pour ne plus le quitter, leur premier nom d'Avares.

— Vos paroles me ravissent toujours, mon doux seigneur! dit Libania, Néanmoins j'ai beau me livrer à leur charme, je ne puis m'empêcher de voir dans cette révolte un mauvais présage. Il est si rare qu'une calamité vienne seule! le malheur engendre si volontiers le malheur! Mon Dieu! mon Dieu! que va-t-il donc m'advenir encore? Mon amour a peur.

— Il ne nous peut rien advenir que de fortuné; ma blanche fée, — dit Charles avec une fermeté souriante, — rien qui ne se relie et ne s'enchaîne à notre présent destin. Il n'y a qu'un malheur d'amour qui doive effrayer l'amour. Allons, ne pensez plus à votre coupable royaume. Oubliez qui vous oublie. Occupez votre âme gaiement. — Tenez, de brillants jeux militaires vont avoir lieu dans une heure sur l'esplanade du palais. Assistez-y. Ce genre de divertissement vous a toujours plu. Ayant l'intention d'y figurer moi-même, j'ai double raison de désirer que vous en soyez spectatrice. Munissez-vous donc de l'œuf d'invisibilité, et montez sur la plate-forme de la tour méridionale. Vous serez là à merveille pour voir et admirer les beaux coups de lance de votre chevalier. Vous planerez sur nous invisible et mystérieuse, comme il sied à une fée, à un ange.

Libania monta sur la tour. — La fête guerrière commence. Gens d'imagination qui me lisez, réveillez tous les poétiques souvenirs des lectures que vous avez dû faire dans la bibliothèque bleue. Remémorez-vous tout ce que vous y avez vu de mieux en passes-d'armes, en tournois, en joutes, en carrousel; et ayez la bonté de vous imaginer que tous les mérites épars dans ces différents actes de belle guerre sont rassemblés, concentrés dans celui qui se déploie aux pieds de mon héroïne. Cette complaisance de votre part nous épargnera de la besogne à vous et à moi : à moi le travail d'une description, à vous l'ennui de la lire, ou tout au moins la simple fatigue de sauter quelques alinéas. Vous voudrez bien en conséquence admettre sommairement que Charlemagne exécute des prouesses où l'on retrouve ensemble la force des Renaud, l'adresse des Roland et l'élégance des Olivier, — l'impétuosité carrée des chevaliers du Nord et la souple nerveur des chevaliers du Midi.



- Libania est tout abandonnée aux mille prestiges dont il éclate. Elle n'a plus conscience d'autre chose. L'impression de la disgracieuse nouvelle du malin s'est évanouie. Son esprit, sa pensée, son cœur, son âme, n'ont plus qu'un soin : — regarder et s'extasier.

Cependant, aux hommes d'armes bardés de fer ont succédé des joueurs légèrement armés, des arbalétriers, des joueurs de bague, des archers. Ces derniers surtout font des prodiges. Leurs flèches tour à tour vont chercher dans les profondeurs de l'air des aigles et des milans presque imperceptibles à l'œil, tant ils volent haut ; et ces oiseaux de proie tombent tous dans l'arène frappés à mort.

L'un d'eux pourtant est moins bien touché que les autres. Il lui reste assez de vigueur pour s'arrêter en route, pour aller s'abattre sur l'un des créneaux de la tour où se tient Libania. L'archer qui a tiré sur lui, — furieux et honteux de ne l'avoir que blessé, — lui décoche un nouveau trait...

Mais la main du tireur, que fait trembler la colère, manque une seconde fois de dextérité... Le trait dévie, — et, au lieu d'atteindre l'oiseau, va s'enfoncer, hélas! dans la poitrine de Libania ! Elle en pousse un cri horrible.

Si aigu, si pénétrant que soit ce cri, il est tellement couvert par les huées railleuses qu'a suscitées la maladresse de l'archer, qu'il n'est entendu de personne, — excepté de Charlemagne ! Car cette voix, l'appel de détresse de cette voix, il l'ouïrait à travers le fracas d'un monde en train de s'écrouler !

Il s'élançe, il court, il disparaît du tournoi.

Et sa disparition est à peine remarquée d'abord, tant le vacarme et le désordre sont énormes au sein des acteurs et des spectateurs. Mais bientôt ces paroles : « Le roi n'est plus là! » ont circulé de bouche en bouche, et ont apaisé graduellement le tumulte. Il s'établit un demi-silence. On se regarde. On s'interroge tout bas. On voit, aux abords du palais un grand mouvement de pages et de seigneurs. Insensiblement le bruit se répand que la reine de Transylvanie, attaquée d'un mal soudain, est sur un lit douloureux, qu'elle tourne à la mort et que le roi et l'archevêque sont seuls auprès d'elle. Et, selon l'éternelle coutume des langues sociales la cause de cet accident, que l'on ne peut connaître encore, est altérée, dénaturée dans les récits. On dit, contre toute apparence de vérité, que c'est le roi qui a poignardé lui-même la princesse, dans un transport de fureur jalouse.

Hélas! il n'y a malheureusement que la partie injurieuse de ces bruits qui soit mensongère. Le reste n'est que trop réel. Hélas! oui, en effet, Libania tourne à la mort. Déjà son beau corps est tout imprégné de la moiteur glacée du trépas. Le vieux Turpin, qui est très-savant dans l'art de guérir, a dit en hochant la tête, après avoir longtemps examiné la blessure :

— Sire, le savoir de l'homme n'y peut rien.

Charles, outré de désolation, est penché sur sa bien-aimée. Son amour essaie désespérément de la disputer à la mort.

Tous ses yeux, toute son haleine la couvrent, la veulent • réchauffer; toutes ses énergies, toute son âme, toute sa pensée, toutes ses palpitations, toutes ses forces morales et vitales sont là qui débordent, qui s'étendent sur elle, qui l'inondent, qui pensent lui transfuser à profusion leur vigueur et leur flamme. Par trois fois, leur action a paru triompher. Par trois fois, Libania a souri, a tressailli comme ranimée, comme se reprenant à l'existence... Mais par trois fois aussi, elle est retombée, pale, exsangue et moribonde. Elle sent bien que tout est perdu, et elle fait signe à Charles d'approcher son oreille tout près de ses lèvres.

— Assez, ami ! lui dit-elle. Ne tourmente pas la destinée. Le souffle même de ton amour est impuissant contre le souffle de la mort. Ses profondes ténèbres m'attirent;— j'y descends, — j'y tombe. Mon âme qui n'y tombe pas, qui au contraire va monter là-haut pour y continuer son immortalité, — que va-t-elle faire mon âme, que va-t-elle faire sans toi? Est-ce que, sans toi, je pourrai être heureuse au ciel? Et toi qui demeures, que feras-tu après moi ? Oh! cette idée que peut-être un jour une autre femme... Cette cruelle, cette affreuse idée me déchire, me tue bien autrement que la blessure dont je meurs!.. Tais-toi, tais-toi. Ne dis rien. Ne proteste pas. Ne jure pas. J'ai tort, je le sais, je m'en accuse. Tu n'aimeras jamais que moi. Pardonne à ma jalousie. Non, je n'ai pas besoin d'un serment solennel pour me tranquilliser. Tiens, je ne te demande qu'une chose. Promets-moi de me laisser à mon doigt cet anneau, et de veiller ce que personne ne me le vienne ôter. Promets-moi cela !

L'amant promet de toute sa passion au milieu d'un déluge de larmes, de sanglots, de mots entrecoupés et de baisers d'adieux.

Le front de l'amante s'éclaircit un peu... elle lui jette la dernière étincelle de ses regards, — et elle trépassé.

Quand Charles ne peut plus douter de son désastre, quand il a bien expérimenté que rien de son amour ne ferait redescendre l'âme envolée, — il s'agenouille hagard contre le lit mortuaire, et, pendant quelques instants, s'immobilise dans une muette contemplation,- devant cette belle morte encore vêtue de ses habits de fête. Puis il se relève, — et, saisissant, tremblant de délire, sur un fauteuil voisin son manteau royal qui s'y pavane déroulé, il en couvre mollement sa maîtresse, il l'en entoure avec de tendres précautions. Ensuite, il la prend ainsi enveloppée la pose avec piété sur ses bras robustes, et sort de sa chambre, l'emportant à travers un passage secret, après avoir fait signe à Turpin, qui est seul présent, de ne pas le suivre.

A partir de cette fatale journée, le roi s'appliqua à fuir la société des hommes, même celle de ses plus chers familiers. C'était à peine s'il paraissait une heure par jour dans ses appartements ordinaires pour y donner audience à ses ministres et à ses généraux. Le reste du temps, il se tenait renfermé dans la plus auguste des profondeurs de son palais, dans un habitacle magique, un sanctum sanctorum qui avait fait les délices de Libania, où il avait passé avec elle de sublimes instants, et auquel la reine, dans sa reconnaissance, s'était plu à donner le doux nom de Sélam. Elle et lui exceptés, nul être humain, pas même son compère l'archevêque n'avait jamais pénétré là. On l'eût d'ailleurs tenté vainement car ce séjour était construit de manière à ce qu'on n'en pût trouver la porte sans les instructions de l'architecte. Or, c'était l'enchanteur Maugis qui l'avait bâti naguère avec le seul secours de son art ; et l'on disait que des génies invisibles y servaient le roi.

Nombre de jours, de semaines se passèrent ainsi. Mais, quoique les affaires du royaume n'eussent pas à souffrir de la séquestration volontaire du roi qui les réglait aussi habilement qu'auparavant du fond de sa retraite, —le sage Turpin n'en conçut pas moins de grandes inquiétudes, de vives alarmes touchant la raison temporelle et le salut éternel de Charles. Ce qui motivait surtout de pareilles appréhensions c'était qu'à diverses reprises, ayant demandé à son maître pourquoi l'on ne procédait pas aux funérailles de la morte, il n'en avait jamais obtenu d'autre réponse, qu'un regard plein de colère qui commandait le silence d'une façon terrible.

Pour le bien de son royal ami, il se résolut à scruter ce mystère. Il alla dans ce but trouver l'enchanteur, lui confia son dessein, lui en expliqua motifs, et le somma, au nom de Jésus-Christ, de lui procurer les moyens de le mettre à exécution. Maugis était fort dévot, malgré qu'il fût adonné aux sciences occultes : il viola pour Dieu le serment qu'il avait fait au roi. Le prélat reçut de lui toutes les instructions désirables, et, grâce à elles, s'introduisit furtivement dans le Sélam, pendant l'heure où d'habitude le roi s'en abstenait.

C'était un lieu de haute singularité que ce Sélam. Sa multiple essence participait du labyrinthe de Crète, des souterrains de Persépolis, des temples druidiques et des alcazars moresques.

Quand Turpin se fut démêlé d'une infinité de menus corridors remplis de courbes trompeuses, d'entrées et de sorties égarantes, de clartés et de ténèbres décevantes, il parvint à une vaste chambre d'apparat, curieusement ornée.

Elle était de forme ovoïde, la forme la plus sacrée après celle du delta. Elle avait, a chaque flanc, sept fenêtres découpées en trèfles, qui ouvraient sur des bois d'aloès et des champs de lis, où, jouait, dans des bassins de granit rose, une eau brillante et harmonieuse. Des étoffes d'une richesse impossible, soutenues par des agrafes de fabuleux diamants, drapaient ses

parois. Des peintures, qui représentaient les principales scènes d'amour du Cantique des cantiques, décoraient ses plafonds. Aux découpures et aux trumeaux des fenêtres, à l'entablement et aux moulures de la porte, puis encore dans des vases, dans des corbeilles, sur des trépieds, se groupait, se développait, s'épanouissait une immense quantité de fleurs qui semblaient fraîchement cueillies, et à l'ordonnance desquelles avait présidé un goût plein de caprice et néanmoins de grandeur.

Mais l'intérêt produit par ces généralités d'ornementation s'effaçait bien vile devant celui qu'enfantait une merveille spéciale et unique, exposée uniquement et spécialement au fond de la chambre sur une magnifique estrade. Cette estrade, or et argent, soie et velours, était surmontée d'un dais pareil, sous lequel s'élevait un siège de parade, qui n'était pas un trône, qui n'était pas un lit, mais une sorte de compromis entre l'un et l'autre. Sur les carreaux de ce siège royal reposait une femme... et cette femme, c'était Libania, c'était la morte.

A sa vue, le bon archevêque éprouva beaucoup d'attendrissement. Il était loin, le noble vieillard, d'avoir perdu la mémoire des sages plaisirs de l'amitié qui l'avait uni à elle; il était loin d'avoir oublié surtout le solennel bonheur qu'il avait eu de la faire chrétienne.

Elle était belle toujours. Aucune des altérations qui résultent du trépas ne se voyait en elle. Elle n'avait du tombeau que la pâleur et l'immobilité. Quoique expirée depuis plusieurs mois, elle conservait encore la blancheur et la fraîcheur qu'elle possédait au jour de sa mort subite. Elle était belle de la même beauté, vêtue des mêmes vêtements. Sur sa bouche entr'ouverte, et dans ses yeux à demi-clos, flottait encore je ne sais quelle vague réminiscence de son dernier sourire. Dans l'attitude abandonnée de ses membres il lui restait encore quelque chose de sa grâce nerveuse et ferme : elle n'avait rien, ou presque rien de la pesante inertie, de la flaque raideur et de la mollesse d'articulations coutumières aux trépassés. Certes, cela n'était pas de la vie, mais ce n'était pas non plus tout à fait la mort. C'était la beauté de la première, greffée sur l'impassibilité de la seconde.

Arcane des arcanes! Prodige des prodiges! Dualité non moins terrible que charmante! Simultanéité d'épouvantements et de ravissements!...

Turpin, qui savait combien Maugis était versé dans la science des sortilèges, hésita néanmoins à croire qu'il le fût assez pour avoir pu arracher sans auxiliaire une telle concession au jaloux despotisme du trépas. Emousser l'aiguillon de la mort !... Il estima qu'un tel miracle n'avait pu être fait qu'avec l'aide d'un talisman venu de l'Orient, ce foyer central du merveilleux, cette métropole de la magie. Il se souvint alors que Libania était née et avait été élevée en Perse, dans le pays de Zoroastre. Réflexion qui l'amena à se souvenir également de la

recommandation qu'elle avait faite à Charlemagne, au moment de sa mort, de lui laisser au doigt son anneau, et de veiller à ce qu'on ne lui dérobât point. Il se dit que l'agent du miracle devait être ce mystérieux anneau.

Un bruit de pas vint le soustraire à cette préoccupation. Il se cacha vivement derrière un pan de draperie.

Charlemagne entra avec une passion impétueuse ; mais il fut, dès le seuil, comme saisi de recueillement, et par degré il ralentit sa marche. Il avait des habits somptueux, il était parfumé, ainsi qu'un galant cavalier abordant un amoureux rendez-vous. Il était pâle, presque autant que la morte chérie sur laquelle dardaient ses intenses regards. Un touchant mélange de tendresse mâle et profonde, de mélancolie funèbre et de religion exaltée, caractérisait toute sa personne. Il tenait sa main gauche fortement repliée et appuyée contre sa poitrine, comme s'il eût eu besoin d'en réprimer les pulsations trop violentes, les gonflements trop excessifs. En effet, le murmure précipité, saccadé de sa respiration annonçait qu'un sang fougueux lui affluait au cœur.

Il se jeta, plutôt qu'il ne s'agenouilla aux côtés de sa pâle bien-aimée : là, il fut plus à l'aise, il respira mieux ; là, il put déprisonner et épancher les séraphiques effluves de son étrange amour. Il se répandit en mots idolâtres, en pleurs fervents. Il se fondit en caresses d'âme et de flamme qui n'étaient, on le présume bien, nullement incompatibles avec la sainteté et la majesté de la mort.

Comme on fait à un enfant de prédilection, il baisait précieusement les beaux pieds nus de la reine, ses beaux petits pieds, adorables de vigueur et de finesse. Il dérangeait et arrangeait les plis de sa robe, il en variait à plaisir les capricieuses élégances. Il dénouait et renouait ses longs et opulents cheveux noirs ; il promenait ses lèvres sur leurs touffes de soie, il se plongeait éperdument le visage dans leurs ondes, il les étendait comme un voile, il les étageait comme un diadème. Sans déplacer précisément son corps, sans altérer l'ensemble harmonieux de sa pose, il en changeait, il en modifiait les accidents ; et, à chacune de ces modifications, à chacun de ces changements, il s'arrêtait et il souriait de gloire, comme pour déclarer, ce qui était vrai, qu'il n'existait pas un seul aspect sous lequel sa toute-puissance de vénusté put sembler amoindrie.

Puis, entrouvrant d'un doigt qui tremblait le corsage de son amante, il considérait avec un chaste désespoir la blessure qui avait causé sa mort. Cette fatale blessure était encore fraîche et purpurine, bien que le sang n'en jaillit plus.

Il y appuyait doucement, légèrement sa bouche pieuse, et il y semait des milliers de baisers qu'accompagnaient d'incessantes rosées de larmes.

Puis il appelait sou amie des plus douces appellations, il inventait des noms divins pour la nommer; il évoquait leur beau passé d'amour, il en dénombrait, il en saluait les ravissantes fortunes... il regrettait longuement, dans l'amertume où nageait son cœur, que de ces jours et de ces nuits d'or et de miel, il ne subsistât pas du moins une vivante et visible émanation, une œuvre, un symbole, un trophée, c'est-à-dire un enfant...

Puis il s'emparait de la main où brillait l'anneau magique, il dotait cette main de ses meilleurs baisers, il en couvrait surtout l'anneau !

Peu à peu, ces manifestations si passionnées s'apaisèrent pour faire place à un autre genre de délire d'une apparence moins désordonnée, mais en réalité plus bizarre encore.

Il se leva, il alla prendre sur une crédence voisine quelques tomes et des tablettes; et il vint se replacer tout auprès de Libania, — non plus follement et frénétiquement agenouillé, non plus dans une attitude excentrique, mais dans un maintien grave, mais régulièrement assis. — Il ouvrit tour à tour plusieurs de ces livres, lesquels avaient tous appartenus a. la reine et avaient été honorés de sa préférence, — et il y lut à haute voix divers fragments d'histoires chevaleresques, de poèmes et de dissertations théologiques. — Il lisait avec verve, avec éloquence; et, de temps en temps, il interrompait sa lecture pour étudier les traits de son amante... Jouet d'une illusion enchanteresse, il s'imaginait y surprendre des marques fugitives de jubilation; et, transporté de joie, il reprenait, il continuait avec un redoublement de verve et de plaisance.

Ces lectures achevées, il déplia les tablettes, et il y écrivit d'une main rapide et ferme une page qu'il lut également tout haut. — C'était un exposé politique ayant trait aux affaires courantes du royaume. — Cette fois, il ne se contenta pas de regarder Libania pour connaître son avis ; il s'inclina sur elle et colla son oreille à sa bouche... Il resta longtemps ainsi, se figurant qu'il entendait quelque chose... ; après quoi, il reprit sa page, et, toujours à haute voix, la relut et la corrigea d'après les observations qu'il était persuadé avoir entendues.

Ensuite, il se coucha languissant et sombre aux pieds de sa maîtresse; et, de soupirs en soupirs, il s'endormit profondément.

A ceux que la profondeur de ce sommeil étonnerait, je dirai que le *bien dormir* est surtout l'apanage de deux sortes de personnes : des gens excellemment heureux et des gens tout à fait malheureux. Ce qui en général occasionne l'insomnie, n'est-ce pas l'espoir? Or, quand on n'espère plus rien, soit parce qu'on est au faite du bonheur, soit parce qu'on est gisant dans le dernier abîme du malheur, — on dort d'un sommeil plein, on a de savoureuses léthargies. Napoléon, dans la nuit qui suivit immédiatement la défaite et la fuite de Waterloo, fit un somme de statue sépulcrale; Mme de la Vallière, pendant la nuit qui succéda au jour où elle se

crut certaine d'être aimée de Louis XIV autant qu'elle l'aimait, reposa d'un repos immensément calme et serein, comme un lac pur, assoupi radieusement sous la gloire d'un soleil d'été.

Charles sommeillait avec une intensité d'autant plus grande qu'il réunissait en lui ces deux conditions de malheur extrême et d'extrême bonheur; — malheur extrême en ce qu'il savait bien que la mort ne lâcherait pas sa proie; — extrême bonheur en ce qu'il avait l'intime persuasion que ce corps sans vie n'était cependant pas sans amour, en ce qu'il pensait que la non-altération de son admirable beauté était le grand œuvre de cet amour qui survivait à la vie.

Turpin, dès qu'il reconnaît la plénitude de ce sommeil, abandonne lentement sa retraite, et s'avance d'une pas muet vers le groupe des amants...

— Que va-t-il faire ? que prétend-il ? — m'allez-vous dire, ô mes très-jeunes et très-bons lecteurs ! — Est-ce qu'il aurait le courage, la cruauté de vouloir...

Hélas ! oui. C'est cela. Il veut dérober l'anneau afin de rompre le charme. Certes, il lui en a coûté pour se résoudre à frapper un semblable coup, lui si débonnaire, si pourvu de sensibilité ! Ce n'est pas, ce n'est pas sans de grands déchirements intérieurs qu'il s'est décidé à priver de leurs mystérieuses consolations cette pauvre morte et son fidèle ami ! Mais son austère conscience de théologien le lui recommande. Elle lui fait croire que cela est nécessaire, indispensable au salut de l'âme du roi. Ce culte d'amour, cette dévotion exclusive envers si belle trépassée, quelles qu'en soient d'ailleurs la noblesse et la pureté, lui semble constituer une idolâtrie funeste, capable de conduire à l'éternelle damnation.

Ha ! théologiens de toutes les théologies ! Vous en êtes tous là. Vous n'avez ni pitié, ni merci pour les hochets de ce faible cœur humain. Vous les brisez toujours barbaquement, sous prétexte de complaire à Dieu, au Dieu universel, au vrai Dieu, dont l'indulgence est aussi infinie que l'excellence, qui est toute paix et toute miséricorde ! Vous faites ainsi, même quand vous avez des entrailles, même quand vous n'avez pas mis en oubli que *vous êtes nés de la femme* ! L'enivrement de la dictature vous emporte malgré vous, j'aime à le penser. Est-ce que vous avez raison de vous établir ainsi les agents d'affaires de la *Divinité*, et de faire ces affaires à la mode de l'*Humanité*, c'est-à-dire de supposer à Dieu nos passions, nos exigences, nos haines ? Osez-vous bien joindre au sublime substantif *Dieu* les misérables adjectifs *colère* et *jaloux* ? Est-ce qu'il est d'une judiciaire avisée de donner pour corollaire à un règne divin un gouvernement humain ? Est-ce qu'il y a justice et justesse à régler les rapports de Dieu avec l'homme sur les rapports de l'homme avec l'homme ? — Je vous entends me répondre qu'on à dit et redit cent fois ces choses-là, ou leur équivalent, dans le dix-huitième siècle. — Eh bien !

il n'est peut-être pas mal à propos de les répéter dans le dix-neuvième, car ce sont de bonnes choses. Je n'ignore pas que volontiers vos scribes, du bout de leur plume dédaigneuse, qualifient cela de mauvais goût, de mauvais ton. A la bonne heure, pourvu que ce ne soit pas de la mauvaise logique.

Turpin est arrivé tout près de Libania. Il prend et soulève sa main en tremblant ; il ne peut retenir une grosse larme qui tombe lente et lourde sur cette main... Quoi qu'il en soit, sa résolution ne faiblit pas. Il s'apprête à ravir l'anneau...

Charlemagne, — heureusement et malheureusement tout ensemble, — continue à dormir avec amplitude, n'a pas l'air de songer à se réveiller. Heureusement, car si un subit réveil lui présentait l'archevêque opérant son larcin, il commettrait sans doute un crime, il poignarderait sans doute son féal et aimé compère; — malheureusement, car il va être dépossédé de ses joies miraculeuses, de sa chère colombe et de son nid d'amour si étrangement bercé sur l'arbre de la mort !

L'anneau est enlevé...

A l'instant, une déplorable transformation s'accomplit dans la trépassée et dans tout ce qui l'environne.

Sur ce corps charmant, si frais si harmonieux, passe et repasse une petite flamme rapide et frissonnante, qui lui ôte sa fraîcheur et son harmonie, qui le change en un corps momifié, aux carnations sèches, parcheminées, vertes et bistrées, à la membrure allongée et raide comme un faisceau de lances. Des bandelettes funéraires ont remplacé ses parures.

L'or et l'argent, la soie et le velours du siège de parade et de l'estrade, se sont métamorphosés en bronze et en marbre noir. Les riches tentures de la chambre sont tombées en poussière et ont fait place à la nudité rugueuse d'un mur de catacombe. Toutes les fleurs des guirlandes et des corbeilles se sont fanées soudainement, et un vent glacial, élançé de toutes les fenêtres, roule en tourbillons leurs pâles débris.

A l'extérieur, métamorphose aussi complète, — le brillant et profond ciel bleu est devenu bas et terne. Le bois de myrtes et d'aloës n'est plus qu'un bois de cyprès ; les touffes de lys et de roses ne sont plus que des buissons de soucis et de pavots; les eaux jaillissantes et pures, des eaux stagnantes et troubles.

Maintenant, c'est tout à fait le sépulcre, tout à fait les ténèbres, les ténèbres visibles, comme dit si effrayamment l'Homère anglais, c'est tout à fait la mort.

Charles s'est réveillé en sursaut; il est debout, il regarde à l'entour de soi avec effarement. Il n'en croit pas ses yeux ! il se dit, plein de conviction, que c'est un rêve, il se demande, étonné, comment un pareil rêve ose bien troubler de ses horreurs le sommeil chastement amoureux



qu'il goûte dans l'atmosphère des mélancoliques beautés de sa maîtresse. Livré à cette créance qu'il est toujours endormi, il fait mille efforts pour se réveiller... il n'est pas long à reconnaître qu'il n'a rien à faire pour cela. La vérité, l'affreuse vérité le presse, le couvre, l'envahit, le rend fou de douleur.

Enfin, il aperçoit l'archevêque qui lui sourit avec une tristesse et une amitié tout évangélique, et qui lui tend ces bras sexagénaires... il s'y précipite avec effusion.

— Mon père! mon père! — s'écrie-t-il en sanglotant, — Oh ! plaignez-moi. Pleurez avec moi. Que vous voilà ici bien à propos! j'ai le cœur brisé, écrasé. Ah! vous ne vous doutez pas de ce qui me le brise et me l'écrase ! Vous ne pouvez pas vous douter de ce que je perds! Une illusion splendide, adorable, ineffable, qui avait tellement les caractères saisissants de la réalité que j'ose à peine encore la traiter d'illusion! Que n'ai-je plutôt à essayer la perle de mon royaume! Combien la douleur en serait moindre ! Mon père! mon père! c'est horrible! Voyez-vous, c'est comme si ma Libania mourait une seconde fois ! Ecoutez et jugez.

Et il raconte, agité d'un immense regret, ému de la passion la plus tendre, les choses bizarres que nous venons d'exposer. — Turpin pleure à chaudes larmes avec lui, flatte son désespoir, en prend la moitié, lui dit et lui répète qu'il n'essaiera pas de le consoler, que cela est impossible!... Ce qui est la meilleure manière de consoler.

Le roi sort peu à peu de l'excès de son agitation, embrasse de nouveau son compère et lui dit :

— Mon bon Turpin, je me rappelle que, pendant toute la durée de cette illusion si chère et si regrettable, vous m'insinuâtes plusieurs fois qu'il était de mon devoir de procéder à la cérémonie des funérailles. Je vous offensai alors d'un refus taciturne et hautain. Cette offense, vous la pardonnâtes facilement à mon aveugle folie. Aujourd'hui, que ma raison n'est plus esclave, vous me voyez tout prêt à remplir le devoir sacré, que je repoussais lorsqu'elle Tétait; mais nous ferons la cérémonie sans apparat, sans publicité, dans l'ombre, et seulement à nous deux. Je désire que le jaloux mystère qui a présidé au mariage et à la courte royauté de ma Libania, préside également à ses funérailles. Je veux que le secret demeure entre nous. — Veuillez donc, mon père, aller chercher tout ce qu'il faut pour célébrer une messe noire. Vous en serez l'officiant, et j'en serai le servant.

Turpin, qui, nous l'avons vu, avait le don des miracles, détacha de sa poitrine sa croix pastorale, et s'en servit pour tracer un triangle sur le sol, au pied du monument de la reine....

Or, tout soudain un autel surgit de terre à cette place ; un autel funèbre avec son luminaire et sa draperie noire lisérée de blanc. Le sacrifice divin se célébra.

L'officiant, malgré sa peine vraie et profonde, garda jusqu'à la fin un air et une contenance dignement impassibles, comme il convenait à son ministère. Il n'en fut pas de même du

servant : à différentes reprises, il lui arriva de fondre en larmes tout à coup, de s'élaner vers le corps de la reine, de se jeter sur lui, de le saisir, de l'étreindre, en exhalant de navrantes lamentations.

Mais la pauvre morte n'avait pas à se réjouir ni à s'enorgueillir de ces embrassements. Ils différaient trop de ceux qu'elle avait reçus avant qu'on lui volât son anneau. C'en était bien toujours la fervente vénération, mais ce n'en était plus la sainte fureur de possession. On ne l'embrassait plus comme quelque chose qui était, mais comme quelque chose qui avait été. Ces tendresses-là n'honoraient plus son corps, comme l'être aimé en personne, mais simplement le vêtement dépouillé par l'être aimé.

Ces symptômes, qui n'échappèrent pas à l'archevêque, le satisfirent en lui prouvant que les derniers reflets de l'ensorcellement du roi tendaient à s'effacer. Il y aida, en élevant les regards intérieurs de Charles vers le paradis, et en lui signalant dans la vie céleste L'âme immortelle de Libania qui l'attendait, et qui ne souffrait pas de l'attendre. Il profita sagement de la rêverie salutaire, endormeuse, où le plongea cette perspective d'immortalité pour l'entraîner, d'un effort doux et insensible, hors du lugubre sélam.

Le corps de Libania resta libre et découvert sur la belle table de bronze et de marbre noir. Charles ne voulut pas qu'il fût emprisonné, ni cloué dans un cercueil. Son esprit avait beau avoir la conviction que tout était bien fini... il y avait dans sa chair sensible je ne sais quel instinct rebelle à se persuader que la chair insensible de celle qu'il avait adorée ne pâtirait point d'une claustration aussi étroite, d'une privation d'air aussi absolue.

Ceux qui ont mené le deuil de quelque mort chéri comprendront ce bizarre instinct, cette singulière répugnance.

Au surplus, le cadavre de la reine pouvait, sans déléter conséquence, se passer de bière, puisque, — se trouvant, comme on l'a vu, réduit à l'état de momie, — il était exempt de décomposition, — tranchons le mot, — de putréfaction.

Quelque déchéance que lui ait infligé le rapt de son anneau, ce n'était pas un méprisable adieu de ce talisman, que la flamme de purification qui l'avait parcouru tout entier au moment même où il rentrait dans la loi commune. Ce n'était pas une conclusion médiocre de sa destinée privilégiée que ce surnaturel embaumement.

Car, la plus terrible hideur du trépas consiste mille fois moins dans l'altération des traits, dans la déformation des contours, que dans la repoussante fermentation, dans l'affreuse dissolution de la matière humaine ! Quelle horreur!... savoir qu'un mort bien-aimé se dissout peu à peu d'une manière immonde comme un vil animal, tombe en pourriture comme lui!.. Dire, hélas! que le corps angélique d'un enfant idolâtré, le corps sacré d'une mère chérie, le corps précieux

d'une noble amante, subissent dans le tombeau une ruine abominable, dont la perception frapperait d'un invincible dégoût le père dévoué, le fils pieux, l'amant exalté !...

Ah! que l'antiquité est donc enviable pour sa digne et sainte coutume d'incinérer les morts !

L'une des nuits suivantes, l'archevêque vit la reine en songe. Elle resplendissait de béatitude, et néanmoins elle avait sur son visage une nuance de mélancolie ; un peu d'ombre atténuait la lumière de son front pur. — Elle lui dit doucement qu'il s'était trompé, que les effets de l'anneau n'avaient rien de blâmable, que le salut de Charles n'en aurait jamais été compromis. Elle lui conseilla, dans des termes et avec un sourire parfaits de bienveillance, de ne plus être si prompt à s'établir l'appréciateur des volontés du Très-Haut, sans son avis préalable.

A son réveil, Turpin fut d'abord, malgré soi, assez troublé de cette vision. Il eut même quelque commencement de remords. Mais il se raffermir bientôt en se disant, d'une façon tranchante et délibérée, que ce songe ne devait pas être véridique, — ou bien que c'était peut-être une insinuation du Malin.

En vérité, je ne sache rien de comparable à l'entêtement des théologiens, — si ce n'est celui des philosophes.

Il me reste à instruire l'univers de ce que devint l'anneau.

Ce sera le sujet d'un dernier paragraphe.

## V - La Tentation de l'Archevêque.



Encore un titre qui est de nature à soulever des mécontentements et des incriminations. — « Un archevêque en tentation quel scandale ! » — vont peut-être s'écrier certains réacteurs d'ultramontanisme. « Mais c'est là un spectacle impie ! c'est là une invention sacrilège ! Ah ! malheureux poète, vous n'êtes que « trop le fils de ce siècle blasphémateur et incrédule qui se dédommage bien de ne pouvoir persécuter physiquement l'Église, l'épouse immaculée du « Messie, en la persécutant moralement avec l'orgueil examinateur et la raison insidieuse de Julien l'Apostat ! »

Vraiment oui, ce n'est pas chose impossible que l'on crie ce haro non moins banal que solennel sur ma très-humble fantaisie de conteur. Car notre époque, soi-disant éclairée, fourmille d'austères personnages superlativement enclins à s'ombrager et à s'indigner, toutes et quantes fois dans un roman, ou dans un poème, ou dans un drame, l'imagination de l'écrivain posant en scène un membre du sacerdoce, le représente, comme un simple mortel, en butte aux sollicitations des faiblesses de ce monde. Et notez bien que ce vertueux courroux, cette honnête indignation n'ont pas uniquement lieu quand le prêtre succombe, quand c'est l'élément terrestre qui a le dessus, ce qui au moins les excuserait : — ils ont lieu, même encore lorsque le prêtre sort vainqueur de la lutte, lorsque le fuit de sa victoire est un éclatant hommage rendu à l'efficacité de la foi chrétienne !

Et qu'on ne m'accuse point de récriminer à faux ! Pour prouver que mon dire est strictement dans le vrai et que je n'exagère pas le vrai, je pourrais alléguer mille exemples éloquents. Je n'en citerai qu'un seul qui les vaut tous : c'est la mise à l'index du *Jocelyn* de Lamartine. Comprend-on cela ! Le *Jocelyn*, ce chef-d'œuvre catholique, blâmé, condamné par le Saint-Siège ! Vous tous, qui l'avez lu et relu, savez-vous quelque chose qui vous ait plus édifiés que ce livre, qui vous ait plus fait désirer de redevenir croyant ? Quoi de mieux trouvé pour mettre en lumière la toute-puissance du christianisme à l'égard de nos passions, même à l'égard de celles qui ont de la grandeur et de la pureté, — que cette admirable histoire, où un modeste curé de campagne, avec le seul secours de cette religion divine, vient à bout, sans essuyer la moindre chute, d'un amour d'autant plus difficile à dompter, qu'il est lui-même presque divin ! Ce sont de plaisantes gens que messieurs les clercs, de se formaliser, de se prétendre insultés, parce qu'on les déclare susceptibles, je ne dis pas de péché, mais simplement de tentations.

Eux qui nous commentent l'Évangile, où l'on voit le Sauveur lui-même se résigner, comme fils de l'Homme, à être tenté par le diable !

Cependant le compère Turpin, qui a mis l'anneau magique à son doigt, en recueille les incomparables bénéfices. L'affection et la considération que lui témoignaient depuis si longtemps le roi et le royaume, se sont accrues démesurément. Dans l'Église et dans l'armée, dans l'administration et dans les arts, il ne se fait rien qui n'ait passé par son contrôle; que dis-je ? rien qui n'ait été proposé, conseillé par lui. Désormais le véritable arbitre de la paix et de la guerre, c'est lui. Pas d'envieux, pas de frondeurs qui l'entravent. L'opinion publique de tous les étages, de tous les rangs, lui est exclusivement caressante. Son omnipotente faveur auprès du trône est acceptée par tous comme la chose du monde la plus naturelle et la plus nécessaire. — Le roi le garde incessamment à ses côtés. Il ne souffre pas qu'il s'en éloigne d'une seconde. Il le fait coucher dans sa propre chambre, sous sa propre tente. — Charlemagne croit s'expliquer, se justifier à soi-même ce redoublement de goût et de sympathie, — par cette réflexion que l'archevêque a été le seul homme initié au secret de ses amours avec Libania, le seul qui ait bien connu dans tous ses mérites cette femme adorée. A chaque instant du jour, il l'entretient d'elle; la nuit, il le réveille pour l'en entretenir encore.

Sur ces entrefaites, les Gaules ont noué une nouvelle guerre avec la Germanie. Le théâtre des hostilités est le pays des Belges, — contrée que l'avenir doit habituer à servir de théâtre à ce genre de drame. Charlemagne y a posé son camp.

Il est nuit. Les tentes et leurs avenues sont au loin silencieuses. Tout le monde dort, à l'exception des vedettes et des rondes... et aussi de notre ami l'archevêque Turpin. Ce n'est pas pourtant que Charlemagne, — dans le pavillon duquel il a son lit, — fasse le moindre obstacle à son repos, le retienne dans la plus légère causerie. Non, Charlemagne est livré à un sommeil profond. Ce qui empêche Turpin de dormir, ce sont deux pensées rivales qui contreversent dans son esprit, deux puissances contraires qui s'agitent dans son urne et se la disputent. En vain il s'efforce de dominer ce tumulte, de lui imposer silence ; en vain il essaie d'ajourner le dénouement de ce duel moral; en vain il espère obtenir des deux partis une suspension d'armes à défaut d'une cessation entière ; en vain il tâche d'assoupir son imagination, remuée; en vain il s'exhorte, il s'étudie à sommeiller. L'antagonisme de son cœur ne lui accorde pas de trêve. Il en est sollicité, harcelé à un point qui lui prouve que l'on veut sans désespérer le contraindre à une option définitive.

Il s'échappe fiévreux de sa couche qui le brûle. Il sort de sa tente qui lui pèse; sa poitrine a besoin d'air, tout son corps de mouvement et d'espace.

Il va, il vient, il se promène à grandes enjambées à travers les rues paisibles du camp. Mais là encore il se sent à l'étroit. Le voisinage des hommes le gêne, l'offusque; il lui faut la solitude. Donc, il pousse en avant, il chemine, il marche, il va, jusqu'à ce qu'il soit hors des lignes du campement, jusqu'à ce qu'il les ait laissées bien loin derrière lui. Il s'arrête au bord d'un petit lac diaphane, encaissé à l'horizon dans un hémicycle de montagnes sylvestres. La nuit est belle, une chaude nuit d'août. Les étoiles des cieux sont reproduites admirablement par le miroir de l'onde immobile; — si admirablement que le regard, à force de contempler l'eau et le ciel, pourrait en venir à ne plus savoir qui des deux est le miroir de l'autre.

Ce grand luxe de calme et de sérénité n'a pas d'action sur l'orageux rêveur. Son duel intime continue, non moins acharné.

Mais quel est le sujet ?

Le voici. Voici en substance, en résumé, le langage que, sans repos, depuis le coucher du soleil lui tiennent tour à tour les deux voix des deux pensées ardentes qui se disputent sa volonté. Voici, dans leur plus nette expression, les deux thèmes qu'elles ne cessent de lui développer, de lui paraphraser, épuisant à l'envi leurs ressources oratoires :

— Considère, dit la première voix, — que cela peut s'effectuer sans occasionnera personne le plus mince dommage; que même cela fera la joie et le bien de tous. Le pouvoir séducteur de l'anneau a-t-il des limites? Non. Le roi, dès le premier mot que tu lui en toucheras, te sautera au col, et te concédera d'enthousiasme son abdication en ta faveur, s'excusant de n'avoir pas deviné ton désir, qu'il aurait prévenu. L'unanime adhésion du peuple suivra passionnément celle du roi. — La couronne ira bien à ta tête vénérable. — C'est déjà toi qui gouvernes ; ton influence est tout : il est juste et raisonnable que ce soit toi qui règnes. Il te faut le titre et les insignes du commandement que tu exerces. En te les appropriant, ce n'est pas à une ambition charnelle et répréhensible que tu satisferas ; — ton caractère n'a rien de commun avec ce qui est bas;—c'est à cette noble et louable ambition que te domine exclusivement de rendre le genre humain meilleur et plus heureux. Tu pourras dès lors travailler d'une façon plus directe et plus immédiate à la mise en œuvre de tes magnanimes idées. Ta science et ta bonté sont supérieures à celles de Charlemagne, dont la vie guerrière a parfois un peu endurci le cœur et obscurci l'intelligence. Tu n'aimes pas la guerre, toi! Bien loin de l'aimer, tu te laisses aller volontiers A rêver un beau système de paix universelle. Sieds-toi sur le trône, et il ne te sera pas impossible, la main droite armée du sceptre, et la main gauche armée de l'anneau, de réaliser ton rêve, de pratiquer ton système.

La seconde voix répond:

— Méfie toi du père de la fraude, du prince de l'orgueil. C'est lui qui te parle! C'est lui qui te circonvient ! Il n'est pas vrai que tu aies besoin d'être roi pour exécuter les belles conceptions de ta pensée aimante et bienveillante, puisque ton influence est tout, comme on vient de l'avouer, puisque le roi n'a pas d'autres vœux que les tiens ! Tu ne saurais agir plus directement, plus immédiatement selon les vœux. — Déposséder Charlemagne n'aurait donc pas d'autre objet que la satisfaction d'une convoitise misérable ; ce serait un vol ignominieux. Loin de toi cette vile fraude! Loin de toi ce lâche orgueil! La première voix répond :

— Quand bien même, je consens à le supposer, ton avènement royal ne devrait pas être d'une utilité absolue à l'exécution de tes plans généreux, il ne faudrait pas pour cela songer à y renoncer; car, d'un autre côté, il est un intérêt d'un ordre plus sublime qui t'est plus cher encore, et que, sans cet avènement, tu ne pourrais jamais servir à faire prospérer autant que tu le souhaites. Comprends donc qu'il te mettra en demeure d'enraciner et de consolider à toujours l'établissement du christianisme, c'est-à-dire que toi, prêtre, une bonne fois sur le trône, tu pourras, tu devras donner une loi qui perpétue aux mains des prêtres l'exercice du souverain pouvoir, qui défende de choisir autre part que chez eux des successeurs au trône. Ainsi, ce ne sera pas pour toi-même que tu régneras; ce sera pour faire avec toi, — et surtout après toi, — régner le sacerdoce ! — La domination temporelle de l'église est l'indispensable complément de sa domination spirituelle. Il n'y a de vraies lumières que dans l'église, n'est-ce pas? En dehors de son sein tout n'est que ténèbres. Eh bien! Le propre de la lumière est de dévorer les ténèbres. La mission de l'ordre ecclésiastique est d'absorber le désordre séculier. — Ensuite, pour opérer le salut des hommes, il est urgent d'unir la contrainte humaine à la persuasion divine. Ne lit-on pas dans le Nouveau Testament: *Compelle intrare* ? ce qui signifie : — « Si vous ne réussissez pas à persuader les consciences, forcez-les, violez-les: «Sauvez les âmes malgré elles!» —Or, l'unique moyen pour les ministres du ciel de pouvoir faire avec fruit cette sainte violence aux âmes terrestres, n'est-il pas de se constituer sans partage les maîtres de la terre? Saisis-toi donc du sceptre, afin d'amener plus tôt et plus mûrement les destinées de l'église! Deviens roi — *ad majorem Dei gloriam* !

— Hypocrisie! infâme hypocrisie! — dit la seconde voix. — Mensonge et impiété! Dans son Evangile, le Sauveur déclare formellement que *son royaume n'est pas de ce monde* ; et il a soin d'y prescrire avec insistance le respect des droits de César; et, comme rien n'est contradictoire dans ce livre sacré, aucun mot, aucune syllabe, aucun sens vrai n'y autorise les prêtres à dominer temporellement. Ce n'est qu'à l'aide de la plus damnable subtilité qu'on en peut extraire l'apparence d'une si étrange autorisation. Ah! quand on interprète à faux la loi de Dieu, c'est qu'on le veut bien, car tout y est formulé clairement, nettement, avec précision!...

— Non! tout n'y est pas précis! — interrompt la première voix. — Non, tout n'y est pas clair! Autrement, à quoi servirait que tant de savants docteurs soient préposés à son interprétation? — Mais c'est assez, c'est trop délibérer. Il est temps de te résoudre, il est temps de choisir. Allons, débarrasse-loi de ces mouvements indécis, de ce flux et reflux d'hésitations, funestes nuages qui finiraient par diminuer, par éteindre peut-être le flambeau de ta raison et celui de la volonté. Cesse de réfléchir, commence d'agir. Abîme-toi sans réserve, tout entier, dans les glorieuses Ans de ton talisman.

— Oui, dit la seconde voix, — c'est cela: ne délibère plus, détermine-loi. Chasse l'esprit d'examen, le *pour et le contre*, le *sic* et le *non*. Ce sont vapeurs et bouffées de l'enfer qui pourraient bien altérer et même détruire l'acier de ta foi et l'or de ta charité. Applique-toile sage propos qu'un certain soir tu tenais à Charles touchant les *arts curieux* et le prudent conseil que tu lui donnais relativement à *l'œuf de serpent*.

C'est ainsi qu'entre la tentation d'en bas et l'admonestation d'en haut flotte orageusement noire brave archevêque. Enfin il jette l'ancre... il domine son irrésolution. Il se range à l'avis que les deux voix contraires viennent de lui suggérer d'un commun accord : — il se décide ! et il le fait en chrétien fidèle, en prêtre loyal! il arrache de son doigt le dangereux anneau et le lance au loin dans le lac, en murmurant : - *Vade retro, Satanas !*

La fraîcheur d'une ineffable tranquillité se glisse dans ses veines et le récompense de son pieux sacrifice.

Il se met à contempler doucement le petit lac dont ses tumultueuses préoccupations ne lui avaient pas encore laissé voir la beauté. Il est fier, il est heureux de sentir le calme de son âme à l'unisson du calme infini de cette onde.

Il prend tant de plaisir à cette contemplation, il en jouit si exclusivement qu'il n'entend pas que l'on marche et que l'on s'approche derrière lui. Une main s'appuie sur son épaule avec une pression amicale... Charlemagne est à ses côtés.

Le roi veut parler: — mais le soudain aspect de la magnificence du lac l'éblouit à son tour de manière à lui arrêter la parole sur les lèvres. Il est fasciné. C'est à grand peine, à grand effort qu'enfin il peut faire trêve à l'oppression de son extatique silence, pour s'écrier religieusement:

— Ah ! ce lac est divin !...

Là encore, l'inappréciable anneau fait son office.

Cependant l'aube du matin s'élève insensiblement d'entre les découpures fantastiques de la chaîne de montagnes dont le lac est à demi entouré à l'horizon. Des teintes oranges, violettes et roses se produisent, se mêlent et se confondent parmi les capricieux flocons des amples vapeurs qui, aux pieds de cette chaîne, ondulent mollement sur l'eau. De ce mélange vapoureux



et lumineux, naissent des apparences et des simulacres dont les lignes incertaines, les courbes vagues et flottantes déçoivent l'imagination de ceux qui regardent.

Charlemagne y distingue, on croit y distinguer une forme de robe aux plis singulièrement imprégnés de grâce et de majesté dans laquelle paraît se mouvoir une sorte de fantôme féminin, presque invisible à force de transparence éthérée.

Il montre cela du doigt à l'archevêque et lui dit d'un accent troublé:

— C'est comme la démarche radieuse de ma Libania, n'est-ce pas?

Auquel dire passionné l'excellent Turpin n'a garde de refuser un signe d'entière confirmation.

En conclusion, ce fut quelque chose de durable et de sérieux que ce soudain engouement du roi pour les beautés de ce lac. Il finit par contracter l'habitude de se rendre sur ses bords chaque matin régulièrement, d'y stationner la plus grande partie de la journée, et même d'y revenir encore parfois dans la nuit. Il emmenait toujours avec lui son compère l'archevêque ; et il demeurait assis de grandes heures, plein d'immobilité, devant cette belle nappe de cristal et d'azur, absorbé dans son vaste amour pour elle.

Si bien que Monseigneur Turpin, venant à reconnaître qu'il n'y avait pas moyen de le guérir de ce nouvel ensorcellement, lui dit un soir:

— Je partage tellement votre spéciale prédilection envers ce lieu, mon cher sire, que j'oserai vous proposer d'y édifier — non pas trois tentes — mais bien un château solide et complet pour vous, pour le tombeau de notre Libania —. et pour moi.

La proposition ne pouvait manquer d'agréer fort à Charlemagne. Le lendemain, dès l'aurore, une colonne de travail leurs jetait sur les rives du lac les fondements du nouveau palais.

Les travaux furent poussés avec ardeur. En moins d'un an, un édifice royal fut construit qui devint la résidence préférée de Charles.

Inévitablement, les seigneurs, curieux de lui plaire, se firent bâtir des maisons à l'entour. De cette agglomération de manoirs résulta bientôt une majestueuse cité qui reçut le nom d'Aix-la-Chapelle.

Ainsi que le palais, la cité fut l'objet de toutes les complaisances de Charles. Elu empereur d'Occident, il y établit le siège de l'empire; et pour dernière et suprême faveur, il voulut qu'elle renfermât son tombeau.

## ÉPILOGUE

Il est un rêve d'or qui parfois me console  
De l'oubli qui t'attend, ô ma fable frivole !  
De l'oubli sans réveil ou tu seras demain. —

C'est par un soir d'été, sous le beau ciel romain.  
J'avise, dans l'Éden d'une villa de marbre,  
Une dame et son page assis au pied d'un arbre.  
Le page, à la faveur des derniers feux du jour,  
Vient de lire à sa fée, à sa dame d'amour  
Ce conte où j'ai parlé d'amour et de féerie.  
Tous les deux, l'âme émue et la voix attendrie,  
De leur assentiment me prodiguent l'honneur.  
On a tant d'indulgence aux sphères du bonheur !  
Quand ils ont bien fêté, bien béni le poète,  
Une extase les prend, lumineuse et muette,  
Dans laquelle l'amante — au doigt du fier amant  
Qui triomphe à genoux — passe un anneau charmant.  
Puis, entre eux s'interpose une flamme, — un mystère :  
Flamme qu'il vaut voiler, mystère qu'il faut taire...  
Comme on voile les dieux, comme on tait leurs grandeurs.  
Car la muse et le prêtre ont les mêmes pudeurs.

Puis, le nuage tombe, — et le couple se lève.

Respirant des grands bois la balsamique sève,  
Ils marchent au hasard par les sentiers ombreux  
A travers le réseau des taillis ténébreux;  
Aux bords de l'horizon la lune qui se poncho  
Les veille et leur sourit comme une Dame-Blanche.  
Enlacés l'un à l'autre, ils vont légèrement,  
Tels que doux séraphins qui daignant un moment

Fouler notre humble sol, — sentent toujours leurs ailes.  
Leurs yeux, à chaque instant, croisent leurs étincelles.  
Volontiers — de sa voix d'azur — la Marchesa  
Brose un motif de Weber ou de Cimarosa...  
La voilà qui se tait, bien heureuse d'entendre  
Le page qui lui dit ce sonnet grave et tendre :

« Je possède un anneau dont l'or, divin miroir,  
Absorbe ma pensée et mon cœur et mon âme.  
C'est un beau talisman de sympathique flamme  
Que je tiens de l'amour d'une fée à l'œil noir.

Je possède un anneau dont le chaste pouvoir  
Rend laide à mes regards toute autre que ma dame,  
Et fait qu'elle à son tour, pour moi seul étant femme,  
Mes seuls embrassements la peuvent émouvoir.

Je possède un anneau dont la sainte féerie,  
De mes songes d'amour et de chevalerie  
A su réaliser tout l'idéal orgueil.

Je possède un anneau !... Si l'on vient me le prendre,  
Quand je serai couché dans la nuit du cercueil,  
Je ressusciterai pour me le faire rendre ! »

*Patrie*, mars-avril 1842.

## Table des matières

PRÉFACE DU ROMAN DE L'ANNEAU .....	2
I. — Les deux Talismans.....	6
II. — Le Camp des Avars.....	14
III. — L'Oeuf de serpent .....	26
IV — L'Amour dans la mort. ....	45
V - La Tentation de l'Archevêque. ....	60
ÉPILOGUE .....	66

Dactylographié par Julien Maudoux

*Raretés et curiosités littéraires*

Une collection du *Grimoire d'Ulfer*

N°3

<http://ulfer.fr>

69